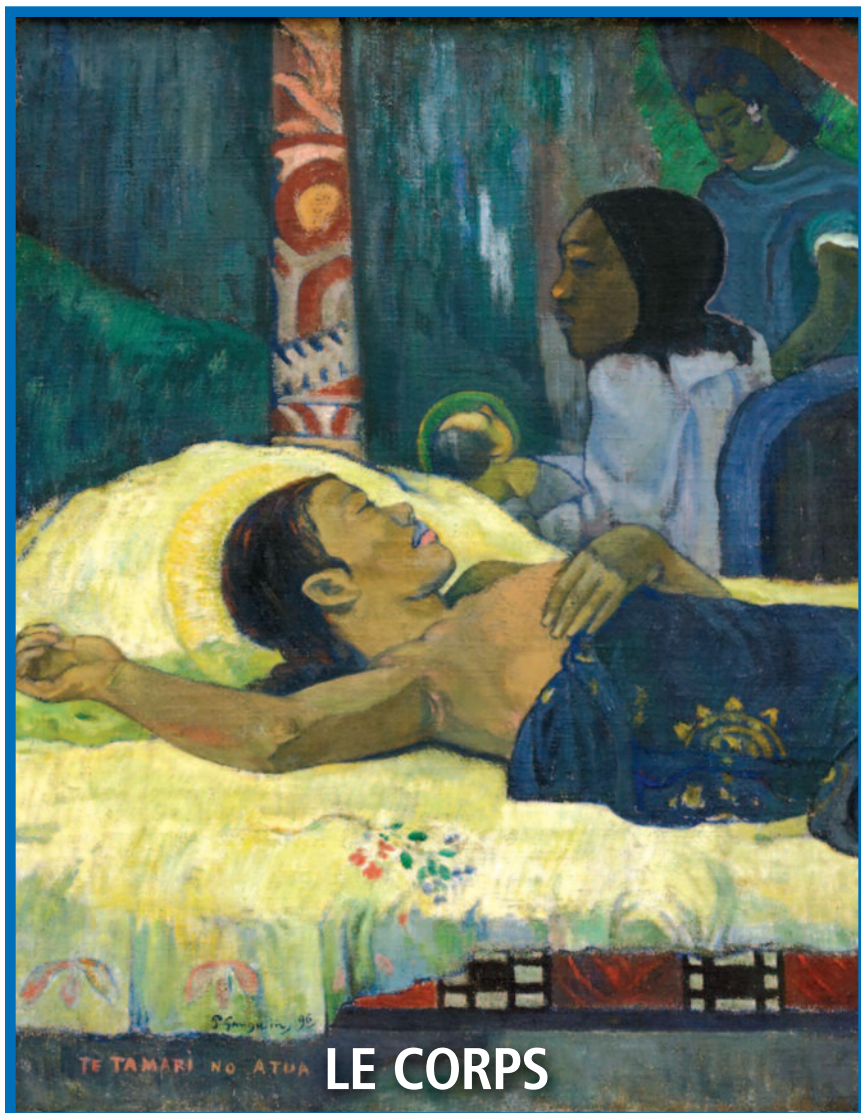


EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Vol. 80 • no 2

Avril – mai – juin 2022



NE FAIT QU'UN



INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS

Faculté de théologie | Collège universitaire dominicain

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec) Canada H3T 1B6

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Revue de la Chaire Tillard sur la vie consacrée de l'Institut de pastorale des Dominicains (Faculté de théologie, Collège universitaire dominicain)

1942-2006 – Revue publiée sous le nom
La vie des communautés religieuses

Direction : Louis-Joseph Gagnon

Comité de rédaction

Louis-Joseph Gagnon, Rédacteur en chef

Claude Auger, Chaire Tillard

François Daoust, Carrefour Intervocational

Gaétane Guillemette, ndps.

Michel Proulx, O. PRAEM

Darren Dias, o.p., St. Michael's College

Autres contributions :

Florent Gaudreault, FÉC

Conception graphique : Lan Lephane

Impression : Imprimerie Lemire

Expédition : Centre de travail LARO

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0700-7213

Membre de l'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMÉCO)



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier
du gouvernement du Canada.

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Vol. 80 • no 2

Avril - mai - juin 2022



NE FAIT QU'UN

INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS

Revue EN SON NOM

2715, chemin de la Côte Sainte-Catherine

Montréal (Québec) Canada H3T 1B6

514 739-3223, poste 325

Convention de la Poste-publications N° 40011751

Retourner toute correspondance ne pouvant pas
être livrée au Canada au

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine,
Montréal (Québec) CANADA H3T 1B6

Couverture: Par Paul Gauguin

— *Te tamari no atua* (Le Fils de Dieu)

Le corps ne fait qu'un

Louis-Joseph Gagnon, Directeur et rédacteur en chef
– redaction@ensonnom.org



◆

*P*renons une comparaison : le corps ne fait qu'un, il a pourtant plusieurs membres ; et tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps. Il en est ainsi pour le Christ. (1 Co 12,12)

Quoi de plus commun que le corps? S'il est bien quelque chose qui nous accompagne de la vie à la mort jusqu'à l'autre vie, c'est notre corps. Réalité universelle donc, centralité dans la vie humaine et portée eschatologique, le corps s'enracine dans le mystère du Christ à tel point qu'il éclaire toute la vie de foi, personnelle et ecclésiale.

L'enjeu du corps que les auteurs du numéro pointent brillamment, qu'on le prenne dans sa perspective philosophique ou théologique, c'est celui de l'unité. Unité avec l'âme, unité de la personne, unité de l'Église, comment penser le corps un à l'ère des *multi*, des *pluri* et de la diversité? Le dualisme corps et âme a souvent occupé une large place dans la réflexion sur l'unité humaine. Pourtant, ce qui pousse la mise en valeur thématique, ce sont les nouvelles questions que suscitent la place du corps. On observe en effet que la tentation désunificatrice du mystère de la personne se situe aujourd'hui au sein du corps. N'axer les considérations que sur le corps conduit d'une part à un oubli de l'âme et de toute la dimension spirituelle de la personne, et d'autre part, conséquence découlant de l'obsession corporelle, de l'unité du corps en lui-même.

Faire un avec le corps, voilà un thème d'une profondeur et d'une richesse dignes d'être explorées! Une panoplie d'approches s'ouvre dès lors: certes philosophique et théologique, mais aussi psychologique, spirituelle, sociale. Les contributions de ce numéro tentent une réponse holistique au mystère du corps. ❖

Découvrez l'article de Dominique Laperle, Ph.D.
sur notre site web www.ensonnom.org !

Présentation du nouveau directeur et rédacteur en chef de la Revue

Chères lectrices et chers lecteurs

C'est avec autant de fierté que d'enthousiasme que je vous annonce ma nomination récente à titre de Directeur de la revue *En Son Nom – Vie consacrée aujourd'hui*. Depuis 2018, j'œuvre au service de la vie consacrée, ce qui est pour moi une expérience fort enrichissante, pleine d'aspiration et de découverte. Maintenant s'ouvre devant moi l'opportunité d'entreprendre sur la ligne de front des initiatives qui s'adressent au cœur même de la réflexion et de l'engagement en vie consacrée.

Ma tâche consistera principalement à poursuivre le travail de ma prédécesseure, mais aussi à relever les défis à venir qu'attend la publication. Il faudra des idées novatrices et édifiantes pour assurer le bon droit et la pérennité de notre entreprise. Certainement, la passation des activités de publication à l'Institut de Pastorale des Dominicains a permis le commencement d'un souffle nouveau. La sustentation de ce souffle ne saurait se faire sans votre apport. C'est pourquoi je vous encourage à communiquer avec moi dans les prochaines semaines pour partager sur l'état de la vie consacrée et les pistes nouvelles que la Revue à la capacité d'ouvrir.

J'en profite également pour saluer le travail de Mme Diane Marleau dont je prends la relève. *En Son Nom* a grandement bénéficié de son travail dédié et de son zèle acharné à élargir les champs de possibilité de la publication.

N'hésitez pas à présenter la publication à votre entourage et d'abonner celles et ceux qui bénéficieraient de nos articles.

Au plaisir d'échanger avec vous,

Louis-Joseph Gagnon

Directeur et rédacteur en chef,

Revue *En Son Nom – Vie consacrée aujourd'hui*

direction@ensonnom.org

Départs et nouveautés au comité de rédaction

Les membres du comité de rédaction de la Revue saluent le départ de deux de ses membres. **Sœur Pierrette Daviau, f.d.l.s.**, professeure émérite à l'Université Saint-Paul, auteure bien connue du milieu religieux au Québec et dans la francophonie. **Carole Viau, laïque associée s.c.m.** et membre du *Conseil de laïques engagé(e)s dans les familles charismatiques* (CLEFC). Nous vous remercions pour votre engagement au comité de rédaction et nous vous souhaitons bon succès dans vos projets!

Le comité accueille également deux nouveaux membres, **Soeur Gaétane Guillemette, ndps.** et **Frère Darren Dias, o.p.** Gaétane Guillemette a publié une thèse de doctorat à l'Université Laval en 2003 intitulée *Un tournant à risque. Le difficile passage de la décomposition à la recomposition de la congrégation des soeurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours*. Fruit de ses recherches et de son ancrage dialogué au sein de sa propre communauté, sœur Gaétane a publié *Fascinées par Jésus amoureux et compatissant* (Médiaspaul, 2021) une étude sur le charisme de sa communauté, les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours (les lecteurs pourront consulter la recension dans le vol. 79, n° 3). En plus de ses activités de recherche et de publication, elle est membre de la commission théologique de la Conférence religieuse canadienne et elle est impliquée dans l'animation des chapitres de diverses communautés religieuses au Québec.

Darren Dias est prieur de la communauté dominicaine de Toronto Il est professeur agrégé de théologie systématique au



Gaétane Guillemette, ndps.



Darren Dias, o.p.

Saint Michael's College de l'Université de Toronto. Ses intérêts de recherche portent sur la Trinité, la grâce, le dialogue interreligieux, Vatican II, l'Ordre des Frères prêcheurs et la vie consacrée. Il a, entre autres, publié « A Prey to History³: Religious Life in Canada, 1959-1988 », *Understanding the Consecrated Life in Canada: Critical Essays on Contemporary Trends* (2015), *The Promise of Renewal: Dominicans and Vatican II* (co-édité avec M. Attridge, M. Eaton, N. Olkovitch, 2017) et « A Province of Their Own: Dominique-Ceslas Gonthier and the First Canadian Dominican Communities », *Itinerantes, Revista de Historia y Religion* (2020). Le frère Dias parle couramment anglais et français.

Nous soulignons aussi le renouvellement des mandats du père **Michel Proulx, o. praem.**, prieur des Prémontrés de Saint-Constant et professeur à l'Institut de formation théologique de Montréal, de **Claude Auger**, titulaire de la Chaire de recherche Tillard sur la vie consacrée, et de **François Daoust**, directeur du Carrefour intervocational.

Un grand merci à toutes et tous
pour votre engagement à la rédaction de la revue
EN SON NOM – Vie consacrée aujourd'hui !

L'énigme corporelle dans le champ social

Xavier Dijon, SJ, Université de Namur*



La condition corporelle est pour le sujet humain sa propre énigme. Du même coup, la compréhension que le corps social se fait de cette condition singulière à travers ses dispositions juridiques peut emprunter diverses directions. Mais quelle est la meilleure ?

L'énigme singulière

Blaise Pascal est peut-être un des philosophes qui a le mieux exprimé la complexité de la condition propre au sujet humain en son corps : « *L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être.* »¹ Aux yeux de la créature spirituelle qu'est le sujet humain, le corps, en effet, ne peut jamais être rejoint dans sa seule matérialité, transi qu'il est par l'esprit qui lui donne de parler ; quant à l'esprit, il ne peut non plus se rejoindre lui-même sans la médiation du corps qui supporte sa propre pensée. Union prodigieuse en-deçà de laquelle l'être humain ne peut revenir puisqu'elle le définit lui-même. Ainsi, il exerce cette union chaque fois qu'il voudrait prendre du recul à son égard.

Par-là, l'homme se voit contraint d'éviter la double tentation que Pascal désignait déjà comme étant, soit celle de l'*ange* – où le sujet se conçoit sans corps – soit celle de la *bête* – où il se comprend sans esprit. Car « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête »². La même tension dialectique se trouve d'ailleurs dans le vocabulaire de l'avoir – « j'ai un corps » – et de l'être – « je suis mon corps » – puisque les deux propositions ne sont vraies qu'à la condition d'être tenues ensemble, la première révélant l'écart entre le moi et son corps, la seconde exprimant la non-distance de l'un à l'autre.

Dans l'argumentaire philosophique, nous rencontrons encore les positions divergentes du dualisme tenu par Platon et de l'hylémorphisme défendu par Aristote. Puisque la mort dissocie, d'un côté, le corps qui, d'évidence, retourne à la corruption, de l'autre côté, l'âme qui lui échappe étant parvenue à connaître l'essence spirituelle des choses, c'est donc, conclut le maître Platon, que l'attelage des deux chevaux est disparate. Mais cette âme n'est-elle pas précisément ce qui donne forme à la matière, devenant dès lors une seule substance avec elle?, répond le disciple Aristote.

Voici donc que surgit la question, déjà présente dans le célèbre aphorisme *Connais-toi toi-même*: comment vais-je me comprendre si je suis une énigme à moi-même? D'où viendrait, par exemple, que je doive continuer à tenir ensemble ces deux notes – charnelle et spirituelle – de mon identité? Cette *nécessité* ne résulte-t-elle pas en fait d'une *option*? Puisque, d'une certaine façon, je suis né *double* en même temps qu'*un*, pourquoi devrais-je *a priori* rester *ainsi*? Ou plutôt, puisque cet *a priori* ne se trouve pas dans l'énigme que je suis, où donc le découvrirai-je? Pour trouver une réponse, la grammaire des trois personnes verbales du singulier (*Je, Tu, Il*) nous indique peut-être une piste.

Dans la mesure où le corps peut être compris à la fois comme personne en *Je* (je suis mon corps) et comme personne en *Il* (J'ai un corps), la clé ne se trouve-t-elle pas dans l'entre-deux de cette subjectivation (la personne en *Je*) – objectivation (la personne en *Il*): le corps comme personne en *Tu*, c'est-à-dire la personne qui ne peut se comprendre en son corps que comme relation à autrui, née d'autrui et tournée vers autrui? En d'autres termes, dans la relation au *Tu* d'autrui le sujet humain déchiffrerait le propre *prodige* qu'il est à lui-même, puisque, dans son objectivité, le corps expose nécessairement le sujet à la relation. Il ne peut « effacer » son corps sans « s'effacer » lui-même. En même temps, ce corps livre à autrui les signes d'une subjectivité spirituelle. Ce corps est en effet celui d'un être humain.

Plusieurs approches pourraient être proposées pour explorer cette relation à autrui que noue le sujet en son corps. Choisisant ici cette discipline éminemment sociale qu'est le droit, nous posons une question qui a agité la doctrine juridique allemande au cours du 19^e siècle: une personne peut-elle détenir un droit sur elle-même? On le voit

bien, cette question continue de résonner dans notre contexte actuel, où l'on entend fréquemment : 'ne suis-je pas maître de mon corps?'

Le droit du sujet quant à son corps

Deux spécialistes du droit romain se sont affrontés au 19^e s. en Allemagne sur cette question : Karl von Savigny (1779 –1861), fondateur de l'École historique du droit, et Rudolf von Ihering (1818-1892) fondateur de l'École moderne de sociologie du droit. Le premier, définissant le droit subjectif par *le pouvoir* reconnu à un sujet sur un objet, récuse la possibilité d'un droit du sujet sur lui-même : l'homme ne déploie ses pouvoirs que sur le cercle de son patrimoine, car les biens et les obligations qui le composent lui sont extérieurs. Mais sur le cercle le plus intérieur, c'est-à-dire sur lui-même, l'auteur précise la double raison pour laquelle le sujet ne dispose d'aucun droit : d'une part à cause de l'interdiction que la morale lui oppose de se suicider, d'autre part du fait de la maîtrise naturelle que le sujet exerce déjà sur son corps, rendant ainsi inutile sa doublure par un pouvoir juridique³. Pour Ihering par contre, les valeurs personnelles du sujet — singulièrement son corps — constituent l'objet le plus précieux du droit subjectif (sous la forme, dira-t-on plus tard, des droits de la personnalité), mais c'est parce que cet auteur comprend le droit subjectif non plus comme un pouvoir sur l'objet dont disposerait le sujet mais comme *un intérêt* que le droit entend protéger en son chef contre toute atteinte extérieure⁴.

La divergence entre les deux auteurs quant à la question du droit subjectif par rapport à soi-même s'explique donc par leur définition différente du droit : le droit comme *pouvoir de disposition* doit être récusé pour que le sujet ne soit pas dissocié de lui-même ; par contre, le droit comme *intérêt protégé* doit être éminemment reconnu pour manifester précisément l'unité foncière du sujet et de son corps. La consigne donnée en ce temps-là par le droit, que l'on peut considérer d'une certaine manière comme étant le *Tu* social, consiste donc à exiger de tous les sujets – et de la société entière – de garder pour eux et entre eux cette unité substantielle de la personne de telle sorte que tous les membres de la société continuent à se reconnaître mutuellement sous l'égide du droit (objectif). Mais, de nos jours, ce sage énoncé de philosophie du droit s'est singulièrement érodé.

L'évolution contemporaine

Alors que la relation juridique du sujet à son propre corps restait traditionnellement cantonnée dans un régime de *protection*, elle a glissé peu à peu, depuis le milieu du siècle dernier, dans un régime de *disposition*: le sujet fait ce qu'il veut de son propre corps (il *l'a*), pour la bonne raison qu'il en est le maître (il *l'est*). Ainsi s'expliquent les tendances actuelles des matières dites bioéthiques: puisque la femme décide souverainement de ce qui se passe en elle, l'interruption volontaire de grossesse devient à son égard l'objet d'un droit comparable à tout autre soin de santé ; la femme peut aussi s'engager légitimement dans une convention de gestation au service du projet parental formulé par un couple tiers. A l'autre bout de la vie, l'euthanasie devient un acte licite, par la volonté du patient qui la réclame au nom de la souffrance dont il est seul juge. La même disposition de soi justifie tant les procédures simplifiées de changement de sexe que la reconnaissance du mariage homosexuel ou la circulation des gamètes en vue de l'assistance médicale à la procréation. On parle aussi du transhumanisme, ce courant qui se propose d'augmenter par les nouvelles technologies les performances du corps humain en général, du génome ou du cerveau en particulier.

En d'autres termes, le corps tel qu'il est – embryonnaire, vivant, sexué, limité – n'est plus considéré dans l'unité substantielle du sujet auquel il donne une objectivité perceptible par autrui ; ce corps est en quelque sorte dissocié du sujet lui-même qui en dispose comme d'un instrument au gré de sa volonté. Alors que, dans la conception classique, le sujet était placé d'emblée par son corps en *extase* – c'est-à-dire hors de lui-même – pour être lié d'emblée à autrui – comme mère et enfant, ou homme et femme... – le voici renvoyé à présent, par le *Tu* social, à son indéchiffrable énigme, sans autre *a priori* que son propre arbitraire. Mais pouvons-nous en rester là?

La réconciliation corporelle

Nos sociétés libérales ont choisi de s'édifier, grâce à la rationalité du Contrat social, sur le double fondement de la liberté et de l'égalité, car ces deux qualités, considérées comme le seul *a priori* qu'elles pouvaient admettre, leur semblaient définir exhaustivement l'être humain en son *état de nature*. L'institution politique construite par ledit Contrat

devait donc rendre, à la fois, tous ses membres les plus égaux possible et, chacun d'eux, le plus libre. Or, dans ce projet lancé par la raison des Lumières, que devient le corps charnel ?

À la longue, probablement rien d'autre qu'une *chose* encombrante dont la science d'un côté et la démocratie de l'autre devaient s'emparer, précisément pour que le sujet humain soit toujours davantage *libéré* de son corps et, par-là, rendu toujours plus *égal* à autrui. La démocratie devait ainsi mettre à profit les découvertes que la science a effectuées grâce à sa méthodologie *objectivante*, pour permettre au sujet de se dégager de cette pesanteur corporelle et de revenir ainsi à la plénitude de *subjectivité* qu'il projetait dans son propre *état de nature*. Ainsi, la personne n'est plus tenue de rester sexuée, ni de garder son enfant, ni de se morfondre sur sa stérilité, ni de subir le lien entre sexe et procréation, ni de se voir imposer une orientation sexuelle, ni d'attendre que la mort vienne, ni de se contenter de ses piètres performances naturelles ... Or ce choix du régime de la *disposition* par un sujet de ses propres données corporelles – abandonnant donc le régime de *protection* de leur unité substantielle – ce choix n'a-t-il pas divisé profondément l'être humain à l'intérieur de lui-même ?

En réalité, n'était-il pas préférable de garder dans le champ social le caractère énigmatique de la condition humaine en accueillant explicitement le scandale du corps charnel dans les composantes de l'état de nature ? Il s'agirait alors, non plus de libérer la personne de son corps, mais de l'aider à y reconnaître sa propre subjectivité afin qu'elle opère, au plus intime d'elle-même, une réconciliation avec sa propre identité. Il s'agirait aussi, non plus d'égaliser les personnes en les amenant à faire abstraction de leur sexe, de leur âge, de leurs limites ou de leurs souffrances, mais de reconnaître d'emblée, dans l'*a priori* de notre humanité, la *fraternité* qui seule permet de vivre paisiblement dans la liberté les différences que nous inflige le corps.

Comment être libre, en effet, sans mettre à mal l'égalité qui devrait régner entre les humains, selon les termes de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) et comment instaurer l'égalité sans brimer la liberté inscrite dans la même Déclaration ? Seule la fraternité réussit cette conciliation, car elle souligne un lien charnel qui précède la liberté et l'égalité. Mais qui nous dira la *fraternité* ?

Le dernier mot de l'énigme

À ce stade de la réflexion, on reconnaîtra sans trop de peine une coïncidence chronologique entre, d'une part, la sécularisation contemporaine qui fait refluer l'éthos chrétien vers la sphère seulement privée des citoyens, d'autre part, l'adoption dans l'espace public des mesures qui font passer les corps sous le régime de la *disposition* au double titre d'une égalité et d'une liberté devenues dès lors singulièrement abstraites. À l'inverse, on notera la convenance du régime de *protection* avec la pensée chrétienne : avec la Création d'abord qui donne une commune Origine à tous les humains jusque dans leur chair, avec l'Incarnation ensuite, qui ouvre à l'être charnel l'horizon de la résurrection, avec la fraternité enfin qu'instaure l'*ainé d'une multitude de frères* (Rm 8,29).

Si l'être humain est, selon le mot de Blaise Pascal, un prodige pour lui-même, n'est-ce pas parce qu'il a été créé à l'image de son Créateur, lui aussi insaisissable? Ce prodige-là, dès lors, demande à être respecté par le corps social dans un régime de protection, plutôt qu'abîmé par des autorisations de disposition qui dissocient la personne d'elle-même. ❖

¹ Bl. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, 72.

² Bl. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, 358.

³ K. von Savigny, *System des heutigen römischen Rechts*, Berlin, Veit, 1840, t. I, §4, p. 7.

⁴ R. von Ihering, *Geist des römischen Rechts auf den verschiedene Stufen seiner Entwicklung*, 1854, achte Auflage, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgemeinschaft, 1954, §61, p. 352).

✱ *Xavier Dijon est prêtre de la Compagnie de Jésus en Belgique. Professeur à la Faculté de droit de Namur (droit naturel, droit du travail), il est intéressé par la méthodologie juridique, le droit de la bioéthique et les instruments juridiques de lutte contre la pauvreté. Il enseigne également l'éthique à l'Université catholique de Yaoundé au Cameroun.*

Prier debout pour *connaître le Christ avec la puissance de sa résurrection. (Ph 3, 10)*

Catherine Aubin, o.p.*



« **M**a Miséricorde, que vont devenir les pécheurs ? » Ce cri de saint Dominique révèle le dialogue personnel, intime et profond entre Dieu et le fondateur de l'Ordre des Prêcheurs. De cette rencontre jaillit sa prière, prière de feu, prière de lumière.

Quand saint Dominique priait, ses frères étaient saisis et fascinés par sa proximité et son intimité avec le Seigneur. En effet tout son être manifestait la relation extrêmement vivante qu'il entretenait avec le Seigneur : il parlait à haute voix, il criait, il pleurait, il faisait des gestes. Après la mort de saint Dominique en 1221, des frères réunirent et illustrèrent leurs souvenirs en leur donnant une forme littéraire et une expression iconographique. C'est ainsi que les neuf manières de prier de saint Dominique sont mises en forme. Le document littéraire est illustré par des dessins qui ont servi d'informations sur sa prière continue. Nous voyons Dominique en mouvement. Tous ses gestes tels que l'inclination, la prosternation, l'attitude debout nous transmettent l'enseignement d'un saint sur la prière et sur la place du corps. Chaque attitude corporelle correspond à une attitude spirituelle et permet à celle-ci de se déployer : les gestes donnent figure à ce qui est caché et illustrent les mouvements du cœur. Par exemple pour la première manière le geste de l'inclination correspond à l'humilité. Dans la cinquième manière, le saint s'est dressé et levé sans s'appuyer à quoi que ce soit, à la manière d'un prophète ou de Jésus lui-même. Son attitude est celle de la résurrection, il est debout dans son corps et dans son cœur.

Pour Clément d'Alexandrie, la prière debout manifeste l'élan de l'âme vers le Seigneur, il explique que le corps suit le mouvement de l'âme : « La prière, nous osons le dire, est un entretien avec Dieu : nous avons beau parler bas ou même nous adresser à Dieu en silence,



Lat. Vat. Cod. Ross. 3, ff. 6v.

remuer les lèvres, un cri a jailli de notre âme et Dieu ne cesse jamais d'entendre ce langage intérieur. Voilà pourquoi nous dressons la tête, nous levons les mains vers le ciel et nous nous tenons debout pendant les dernières paroles de l'oraison commune : notre corps accompagne ainsi l'élan de notre esprit. »¹

S'adresser à Dieu en étant debout révèle de façon invisible la présence de l'Esprit qui relève, qui tourne vers le Père. N'est-ce pas là l'œuvre de salut du Fils qui nous est transmis dans les évangiles ? En priant debout, saint Dominique ne nous manifeste-t-il pas la présence du Christ vivant et agissant en lui ? La prière exprimée dans tout le corps n'est-elle pas le signe visible de la puissance de la résurrection agissante dans tout l'être ?

Debout ! Lève-toi ! (Jn 5, 8)

A travers les épisodes de la vie du Christ par lesquels s'accomplit le salut et la déification de l'homme, se manifestent le rôle spirituel éminent et la valeur reconnue par Dieu lui-même au corps humain. Le Christ guérit dans les évangiles; il sauve en remettant debout ceux qui sont couchés.

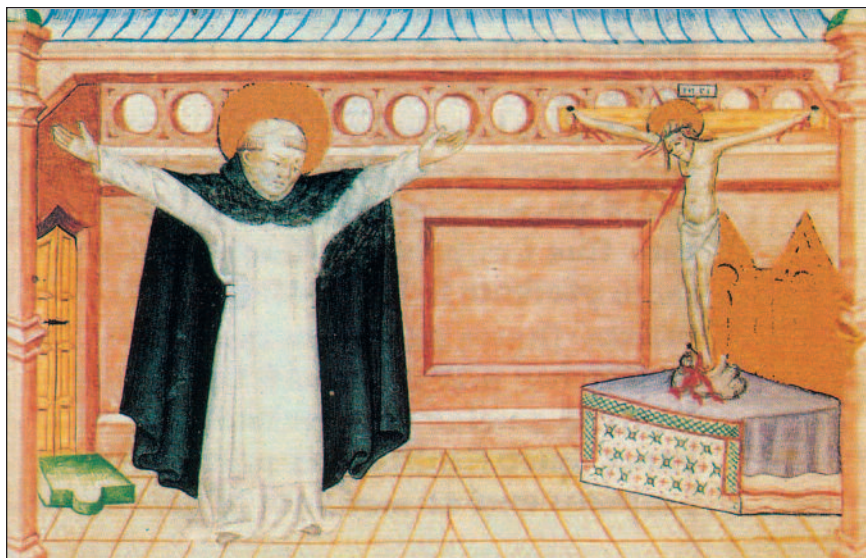
Jésus remet debout la belle-mère de Simon-Pierre: « Or la belle-mère de Simon était au lit avec la fièvre et aussitôt ils lui parlent à son sujet. S'approchant, il la fit se lever en la prenant par la main. Et la fièvre la quitta et elle les servait » (Mc 1, 30-31).

Jésus voit un homme étendu sur un brancard depuis 38 ans au bord de la piscine de Bethasda et il lui dit: « Lève-toi, prends ton grabat et marche » (Jn 5, 8). Jésus par cet ordre *lève-toi*, lui demande de se redresser, de se déplier de *sa courbure sur lui-même*. Jésus ne le touche pas, ne le prend pas par la main. L'homme accueille le don de cette parole de Vie, il guérit par la confiance retrouvée en sa propre identité, il se met debout et marche. Jésus l'invite à tourner les yeux vers le Père, à se réveiller, à ouvrir les yeux sur ce qui l'anime au fond de lui-même pour cheminer.

La rencontre avec Jésus remet droit aussi bien extérieurement qu'intérieurement. Jésus redresse en touchant, en parlant ou en regardant d'une manière unique. Il relève ceux qui sont courbés dans un but bien précis : que la personne couchée découvre son axe vertical afin qu'elle ne reste pas courbée sous un joug, ou une emprise quelconque et trouve la capacité de se donner et de servir. Se lever, tenir la tête droite, le regard vers l'avant et marcher telle est la véritable vocation de l'homme. Il est fait pour être debout, c'est-à-dire vivant : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant »², dit saint Irénée, c'est-à-dire un homme qui fixe son regard intérieur vers Dieu pour recevoir de Lui sa vie.

...Le saint père Dominique se tenait debout, dressé...

Dans les cinquièmes, sixièmes et septièmes manières de prier, saint Dominique est décrit et représenté debout. Voici ce que dit le texte dans la cinquième manière de prier : « *Parfois aussi le saint Père Dominique se tenait debout, dressé devant l'autel, quand il était au couvent, de tout son corps, droit sur ses pieds, sans s'appuyer ni se tenir à quoi que ce soit* » et plus loin dans la septième manière : « *On remarquait souvent que, en priant, saint Dominique se tenait dressé tout entier vers le ciel, à la manière d'une flèche tirée d'un arc tendu (cf. Is 49, 2), projetée haut d'un trait.* »



Lat. Vat. Cod. Ross. 3, ff. 10r.

Saint Dominique prie debout, sans s'appuyer à quoi que ce soit, le corps droit et les mains dirigés vers le ciel à la manière d'une flèche : pourquoi s'élançait-il ainsi de tout son être ? Quel est le sens caché de cette position si normale à tout homme ?

Saint Dominique en étant debout est comparé à un prophète. C'est une attitude d'attention que l'on retrouve par exemple chez Jérémie. Sa plainte monte vers le Tout-Puissant, qui lui donne l'ordre de se tenir sur ses pieds et d'étendre les mains vers Lui : « Debout ! Pousse un cri dans la nuit au commencement des veilles ; répands ton cœur comme de l'eau devant la face de Seigneur, élève vers lui tes mains pour la vie de tes petits- enfants ! » (Lm 2, 19).

La prière debout convient aussi pour un dialogue avec Dieu, par exemple dans Ezéchiel : « Il me dit : « Fils d'homme, tiens-toi debout, je vais te parler. » L'esprit entra en moi comme il m'avait été dit, il me fit tenir debout et j'entendis celui qui me parlait » (Ez 2,1-2) [...] « Alors l'esprit entra en moi, il me fit tenir debout et me parla » (Ez 3,24). La prière debout suppose donc des relations de respect, de proximité et de confiance entre Dieu et l'homme pour établir un dialogue.

Saint Dominique avait adopté cette coutume de se tenir debout pour méditer la Parole de Dieu de Jésus lui-même qui, dans la synagogue, s'était levé pour lire. Le verbe employé pour exprimer cette position debout est celui de la résurrection, *surgere*. Il se retrouve dans l'Évangile quand les deux hommes qui se tiennent auprès du tombeau vide disent aux femmes qui viennent pour embaumer Jésus : « Il n'est pas ici ; mais il est ressuscité. *Non est hic sed surrexit* » (Lc 24, 6).

Pour les premiers chrétiens, se tenir debout est un signe de résurrection. En effet, le jour du Seigneur, ils doivent prier debout selon Tertullien³. Pourquoi ? Parce que le Christ ressuscité s'est levé du tombeau le jour de Pâque, et qu'ainsi en se tenant debout pour prier, les chrétiens participent de tout leur être à la résurrection du Christ qui les a libérés de l'esclavage du péché et de la mort. « Celui qui est ressuscité doit nécessairement se tenir debout dans la prière, car celui qui ressuscite se dresse, et celui qui est mort et ressuscité avec le Christ se tient debout »⁴. « L'usage de ne pas plier les genoux pendant le jour du Seigneur est un symbole de la résurrection, par laquelle nous avons été libérés, grâce à Christ, des péchés et de la mort », écrit saint Irénée.

Saint Jérôme en donne le motif en disant : « C'est un temps de joie et de victoire où nous ne fléchissons pas les genoux et ne nous inclinons pas vers la terre, mais où, ressuscitant avec le Christ, nous sommes soulevés vers les hauteurs du ciel. » Dans son *Traité du Saint-Esprit* (374-375) Basile de Césarée rappelle également l'importance de faire la prière debout et plus spécialement le jour de la Résurrection. Il explique : « C'est debout que nous faisons la prière, le premier jour de la semaine, mais nous n'en savons pas tous la raison : ce n'est pas seulement parce que ressuscités avec le Christ et devant chercher les choses d'en haut, nous rappelons à notre souvenir, en nous tenant debout quand nous prions, le jour consacré à la résurrection, la grâce qui nous a été donnée, mais parce que ce jour-là paraît être en quelque sorte l'image du siècle à venir. »

Être « fils de la résurrection »

A quelle invisible Présence nous renvoie le corps debout en prière ? Pour les Pères de l'Église, l'attitude debout dans la prière est donc essentiellement une position qui renvoie au Christ ressuscité. Car on

ne parle pas avec un mort. La prière vécue comme lieu de résurrection pose les fondements théologiques d'une conception de la vie spirituelle joyeuse et attirante. L'homme qui se dresse en priant manifeste donc sa foi en la résurrection et vit déjà un statut de "créature nouvelle" puisqu'il s'adresse à Dieu comme « à un ami ». La prière chrétienne est le lieu d'une expérience privilégiée de la présence de Dieu parmi nous, appel à vivre les prémices d'une résurrection que le corps annonce quand il se redresse.

On peut noter le renversement qui s'opère dans la prière : Dieu est esprit, on adore Dieu en esprit et vérité, mais on ne peut l'adorer que dans un corps orienté dans une relation de salut, en attente de sa transformation totale en communion d'amour. Le corps porte le signe de Dieu, car en le créant, le Père contemplait déjà le Fils qui aurait assumé la même chair. L'homme est créé à l'image de Dieu. Cela signifie que le corps de l'homme est créé à l'image du Fils qui a pris chair, qui est mort et ressuscité dans son corps. C'est pourquoi le Fils redonne au corps toute sa dignité : malgré les signes de sa disposition à la mort, le corps porte la vie divine comme un trésor puissant dans un vase fragile.

Le corps retrouve sa dignité quand la foi dans la résurrection existe dès à présent. Or, c'est de la foi en la résurrection que naît le christianisme, de la foi en la résurrection de la chair surgit l'intuition du salut qui engage la créature faite de chair, d'âme et d'esprit. Le corps est apparenté avec Dieu puisqu'il est capable de contenir l'Esprit et de ressusciter. « Si donc, dès à présent, nos cœurs de chair sont capables de recevoir l'Esprit, quoi d'étonnant si, lors de la résurrection ils contiennent la vie que donnera l'Esprit ? »⁵

En priant avec tout son corps de plusieurs manières, l'homme chrétien exprime toujours la même vérité : son existence peut être entièrement vécu en Dieu et devenir « signe de sa présence ». De la manière corporelle de prier chez les saints, se dégage un enseignement sur l'anthropologie chrétienne, celui de l'homme vivant en relation avec Dieu vivant et vivifiant. Ou pour le dire avec les paroles de Jean-Paul II le corps révèle l'homme⁶, il est un témoin de la création, un témoin de l'Amour⁷. Le corps est un signe et même un sacrement : il donne à voir l'invisible. « Fils de la résurrection » (Luc 20, 36), le chrétien est censé

incarner dans le monde la splendeur de la nouvelle créature et annoncer les réalités du Royaume à venir en les manifestant comme déjà secrètement présentes.

La résurrection est donc bien le secret ultime de la prière et du mystère de la foi : le mystère de Dieu qui nous ouvre à l'intelligence des mystères de l'homme. « Celui qui a été initié à la puissance de la résurrection a connu le but dans lequel, au commencement, Dieu a constitué toutes choses »⁸. ❖

cdevs@udominicaine.ca

¹ Cité dans *Origène, la prière*, Introduction, traduction et notes par A.-G Hamman, Coll. "Les Pères dans la foi", Paris, Migne, 1995, p. 135.

² Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, IV, 20, 7, Paris, Cerf, 2001, p. 474 : "Car la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu : si déjà la révélation de Dieu par la création procure la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe procure-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu."

³ Tertullien, *De Corona* 3, 4, CCL 2, p. 1043: "Nous considérons comme interdit de jeûner et d'adorer à genoux le dimanche. Nous jouissons de la même immunité de Pâques à la Pentecôte".

⁴ Dans les *Constitutions Apostoliques*, VII, 45, où il est demandé aux catéchumènes durant les étapes préparatoires de dire le *Notre Père*, debout.

⁵ Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, V, 13, 4, Paris, Cerf, 2001, p. 607.

⁶ Jean-Paul II, *Homme et femme Il les créa, Une spiritualité du corps*, Paris, Cerf, 2004, p. 54.

⁷ *Idem*, p. 80.

⁸ Maxime le Confesseur, *Centurie I sur la théologie*, 66, *La Philocalie*, vol I, Paris 1995, Desclée de Brouwer, p. 431.

* *Sœur Catherine Aubin, française, religieuse dominicaine, docteur en théologie, enseigne à Rome, à Ottawa et à Montréal la théologie spirituelle et sacramentaire. Elle est membre fondateur du Centre dominicain d'éthique et de vie spirituelle (CDEVS) du Collège universitaire dominicain. Elle est aussi collaboratrice pour Radio-Vatican et l'Osservatore Romano, et donne des conférences et des retraites en Europe. Elle a publié aux éditions du Cerf, Prier avec son corps (2005) et Les fenêtres de l'âme (2010) ainsi qu'aux éditions Salvator Les saveurs de la prière (2016), La Joie retrouvée (2017) et Sept maladies spirituelles (2019). Certains de ses ouvrages sont traduits en plusieurs langues.*

Du corps de pierre au corps de chair

Stéfan Thériault*



Le corps a toujours été le témoin silencieux de notre histoire humaine, car il garde en mémoire tout ce que nous vivons, en bien ou en mal. Il nous parle de nous et de Dieu. Malheureusement, même comme chrétiens, nous l'avons ostracisé et nous nous en sommes coupés. Ses besoins, ses sensations, ses affections, son langage nous sont apparus suspects au point de le démoniser et de le flageller comme notre adversaire. Je me souviens, à la fin d'une retraite prêchée à une communauté religieuse, j'ai demandé: «Avec quoi repartez-vous ?» Une jeune sœur de 87 ans m'a demandé si je connaissais Saint-Exupéry et si je savais qu'il avait un avion. Après ce préambule, elle a dit: «Avec cette retraite j'ai retrouvé l'aile qui manquait à mon avion depuis mon entrée en vie religieuse, mon corps.» Combien de nous doivent retrouver cette aile oubliée ?

Nous ne ferons pas ici un traité sur le corps, mais nous nous poserons les deux questions suivantes: Comment le passage du mal spirituel au bien spirituel par l'accompagnement se répercute sur le corps ? Y a-t-il des transformations corporelles notables chez les personnes qui bénéficient de l'accompagnement spirituel ? Ce sujet, je le traiterai en deux points comme l'expérience d'un passage d'un corps de pierre au corps de chair, donc d'un corps enfermé dans le mal spirituel vers un corps habité par le Souffle.

Petit mot sur le corps

Non seulement nous avons un corps mais nous sommes ce corps. Le corps fait partie de notre identité la plus profonde et est l'icône constante de sa beauté. Dès les premiers instants de la vie, l'enfant est appelé, à travers son corps particulièrement, à vivre la gratuité du don de la vie et de sa vie. Par les soins, les tendresses, la nourriture, la sécurité vécue, etc., s'expérimentent la foi, l'espérance et l'amour, humain

et divin, en nous, en l'autre et en la relation. Ceci signifie que le corps est aux premières loges de notre expérience de Dieu. La tradition chrétienne décrit cette expérience par le mot incarnation : chacun.e de nous est un verbe qui se fait chair en l'Unique Verbe, le Fils.

Le corps de pierre

Mais, en accompagnement spirituel, il est douloureusement notable de voir que le corps, chez de nombreuses personnes, s'est durci au même rythme que le cœur. Ce durcissement traduit un mal spirituel profond. En accompagnement, tant de personnes nous ont parlé que, dès le sein maternel ou dans les premières années de leur vie, elles n'ont pas été désirées, elles n'ont pas reçu ni la réponse à leurs besoins, ni l'amour, ni la reconnaissance nécessaire. Cette blessure qui s'est inscrite en eux provient d'expériences variées. Les parents ne voulaient pas de l'enfant, ou ils attendaient une fille au lieu d'un garçon, ou la mère abandonnée et angoissée se retrouvait seule avec l'enfant, etc. D'autres encore, nous ont parlé de manque d'affection, d'indifférence et même d'abus. En fait, tant d'histoires partagées où l'entrée dans la vie goûte la mort et que cette mort s'inscrit dans le corps, comme un « non-droit d'exister ». Et il demeure, pour l'enfant devenu adulte, le sentiment aigu de ne pas avoir sa place.

Si la vie est éprouvée comme dangereuse, elle oblige la personne à s'endurcir. Le corps est alors le premier moyen de défense. Les témoignages en accompagnement spirituel montrent que cet endurcissement vise à barricader les personnes face à elles-mêmes, aux autres et au risque de la relation. Il est impossible de donner foi, amour et espérance à l'un ou à l'autre.

L'endurcissement se vit toujours entre l'anesthésie ou la suractivation. Il mime souvent le mode relationnel blessé que la personne a subi. Par exemple, si la personne n'a pas reçu une réponse positive à ses besoins corporels, elle peut soit les anesthésier ou chercher, dans une faim insatiable, à les combler par la boulimie, l'alcool, la drogue. Si le mode relationnel avec les parents a été abusif, son mode relationnel corporel peut prendre le mode de l'abus dans ses relations aux autres.

Ce corps carapacé, durci, s'enferme alors dans la mort et empêche le souffle de Vie de circuler. Le souffle est non seulement étouffé ; il est contaminé par les différents maux qui l'habitent. Le

corps qui devrait éprouver la présence du Divin en lui est de moins en moins transparence au Vivant. Il devient un masque de pierre sur la personne et sur le Dieu qui l'habite.

Comment vivre alors ce passage d'un corps de pierre à un corps de chair ? À retrouver sa mobilité de vie humaine et de Vie divine ?

Le corps de chair

Tout le travail d'accompagnement est une pâques, où la personne accompagnatrice est appelée à aider la personne à quitter son tombeau de mort pour devenir un sanctuaire du Vivant. Cela implique le passage d'un corps de pierre au corps de chair. Pour simplifier la lecture, je diviserai ce travail d'accompagnement en trois temps.

La première étape demande toujours un combat de Jacob, c'est-à-dire un corps-à-corps avec son propre corps, avec celui de l'autre et avec celui de Dieu. Dans ce corps-à-corps, la personne accompagnée est appelée à écouter l'histoire personnelle, de vie et de blessures, racontée par le corps de la personne accompagnée. En redonnant droit de parole au corps, elle lui redonne de la valeur, elle se met à son école et elle se montre prête à entendre ses secrets, car très souvent le corps sait des choses que la tête a oubliées. Ce travail sur le corps s'inscrit dans un corps-à-corps avec la personne accompagnatrice, dans une prise en conscience de leurs corps en relation. Et une règle importante du travail spirituel s'applique ici : plus une personne prend conscience de la mort qui l'habite, plus cette mort perd de l'emprise sur elle. À l'inverse, plus elle prend conscience de la vie en elle, plus cette vie grandit.

À cette étape, le début du passage d'un corps de pierre au corps de chair s'exprime par la mise en parole du corps en regard de la vie et de la mort qu'il porte. Le corps endurci s'exerce, à travers tous ses sens, à éprouver la vie et à discerner le mal qui lui a été causé. Des besoins, des sensations, des émotions... surgissent et franchissent, petit à petit, la barrière de pierre, non sans émoi et peur de perdre le contrôle face à ce maëlstrom bien enfoui. Mais la vie trouve des failles pour se glisser et user progressivement la pierre qui la contenait. Au plan spirituel, c'est le début d'un chemin mystique où la personne se met à l'écoute de la vie en elle.

Toutefois, cette dimension mystique de libération de la vie ira toujours de pair avec l'ascèse qu'exige le travail sur le corps endurci.

Entendre la souffrance, les cris, les besoins de protection, les maux cachés derrière les parois de pierre... demanderont bien du courage et un lent travail d'exploration des modes d'être et de relation qui enferment et coupent la personne d'elle-même, des autres, de Dieu. Par exemple, si la personne a anesthésié son corps, elle doit saisir les origines de ce choix et ses conséquences en son corps.

La seconde étape découle de la visite précédente de sa terre sacrée avec ses lumières et ses ténèbres. Après avoir accueilli et exploré le corps de pierre et y avoir discerné la mort et la vie, la personne est face à un choix : demeurer ancrée dans la mort de ce corps de pierre ou naître à ce corps de chair. C'est à cette étape que la personne commence à basculer de son mal spirituel au Bien spirituel. Cette bascule implique de choisir la vie. La transformation passera par des étapes toute simples comme celles de se donner des temps d'exercice ou de sommeil suffisant, de veiller à sa respiration ou à une alimentation saine, de bien s'habiller. En somme, il s'agira d'apprendre à vivre dans un corps de chair où la vie goûte bon. Le corps, à petits pas, s'éduque dans un chemin de vie.

Physiquement, le corps, progressivement, se redressera et retrouvera une souplesse qu'il avait perdue. Les sensations dans le corps et les émotions seront de nouveau possibles et perdront doucement leur anarchie destructrice. Qu'il est bon de marcher de nouveau sur la terre des vivants ! C'est la possibilité pour la personne de toucher, souvent pour la toute première fois, à la personne réelle qu'elle est et non pas aux mensonges induit sur elle-même par le mal. Elle touche au Divin par son corps et en son corps. Elle touche à sa Source, à ce Transcendant qui l'habite. S'ouvre alors la troisième étape.

Quand la personne a touché à la Vie en elle et l'a choisie, s'ouvre un chemin d'apprentissage filial et spirituel de cette Vie. La personne apprend à se laisser guider par un Autre, Dieu. L'Esprit devient son guide. Au plan du corps, ce chemin se traduit par un passage marqué vers ce corps de chair en une participation progressive au corps du Christ. Il y a ce sentiment que le corps humain est corps de Dieu et la personne vit un élargissement de la conscience du corps, qui n'est plus seulement un corps individuel mais un corps christique, un corps ecclésial, dont toutes et tous font partie.

Jésus l'a exprimé: « tu m'as façonné un corps [...] pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Héb 10 5.7). L'expérience de la découverte de sa mission vient avec la conscience élargie de ce corps qui est un corps en service, un corps qui participe du « perdre sa vie » du corps (livré) du Christ. La mission impliquera la prise en soin du corps de l'autre comme corps de Dieu.

Si dans la première étape, la personne entrait dans la mémoire de son corps individuel, elle entre ici dans le « faire mémoire » corporel du Corps du Christ qui, par, avec et en elle, donne sa Vie au monde. Toutes les ressources du Je se mettent au service d'un Nous, du Nous du Corps du Christ, qui réunit dans l'unité tous les enfants dispersés de Dieu.

Quant à la souffrance et le mal qui ont marqué le chemin de la personne accompagnée, ils sont traversés par la grâce et, ainsi, au cœur de la mission, deviennent sources de grâce et de guérison pour les autres; « dans ses blessures nous trouvons la guérison » (Is 53, 5). Le corps, malgré tous ses handicaps, ses maladies et ses souffrances, devient glorieux, c'est-à-dire resplendissement de la Vie de Dieu.

Conclusion

Le passage du mal spirituel au Bien spirituel, cette pâques du corps de pierre vers un corps de chair, est en réalité l'expérience même de la Résurrection. Cette transformation demande beaucoup de courage, car elle exige de nombreux changements d'être et d'agir personnels, qui sont, de plus, en contradiction avec les dictats du monde moderne. Le premier est de passer de la réduction d'une vision du corps essentiellement individuelle, « c'est mon corps », à celle d'un corps partagé, communié, interdépendant et un avec l'autre et la création. Le second est la prise de conscience très réelle que notre corps est corps de Dieu, et donc lieu de l'incarnation et de l'union avec Dieu. Le troisième est que le corps, malgré ses handicaps, ses maladies, ses souffrances et le mal qui a marqué son histoire, peut être un corps de chair, traversé par la Vie. Notre corps n'est plus alors le lieu d'un enfermement, et ce même dans la souffrance, mais l'expérience d'une Vie éternelle qui transforme notre corps dans le Corps du Christ. Le quatrième est que ce corps n'est pas un corps fictif, bricolé ou virtualisé. Il exprime l'en-

tièreté de la réalité humaine et divine, où l'expérience d'un naître-d'en-Haut à l'identité filiale unique donne visage au Dieu vivant au cœur du monde. C'est le commencement d'un éveil au don de Dieu unique de notre être.

Quelle joie lorsque nous découvrons que tout ce que nous vivons en notre chair est lieu de la rencontre avec Dieu et qu'en prenant soin de nous-mêmes et de l'autre en son corps permet de toucher d'Amour le corps de Dieu. « Nous vous annonçons cette Vie éternelle, qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue – ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous. Quant à notre communion, elle est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jn 1, 2-3).

Du corps de pierre au corps de chair, voilà un chemin de Vie et de Résurrection, chemin qui se vit dans le concret de la chair, si bien qu'il humanise la personne tout autant qu'il le divinise. Redisons-le, une vie spirituelle sans le corps n'existe pas pour l'humain puisque divinité et humanité sont unies dans le Fils. ❖

* *Stéfan Thériault est marié et père de famille de deux enfants. Psychologue, théologien, professeur et auteur, il est directeur du Centre Le Pèlerin depuis son ouverture en 2001. Par le passé, il fut responsable du centre de pastorale spécialisé du Collège André-Grasset et directeur. Il est un des membres fondateurs du Projet intervention prostitution Québec.*

TU M'AS FAÇONNÉ un CORPS (He 10,5)



Rita Gagné o.s.u.*



Des auteurs chevronnés ont admirablement parlé du corps en écrivant, dont Jean-Paul II. Trêve d'auteurs ! 2 500 mots: capsule d'essentiel !

J'ai pensé inviter mon corps à danser. Mais... c'est moi qui dansais. Comment séparer ce qui est viscéralement uni, souffle et chair. Un seul corps !

Un matin, je pitonne et j'entends une envoutante musique avec orchestre à vue. Habitée du devoir-écrire, l'harmonie des corps m'éblouit. Les corps du pianiste russe Daniël Trifonov et du chef d'orchestre, Nagano, sont comme emportés, ivres. La musique y épouse leur chair jusqu'au bout des doigts. Jouissance-souffrance à corps perdu ! Instruments et réseaux transmettent sons et émotions qui ont transité de corps à corps depuis le créateur-compositeur! *Le Devoir*, même jour, présente l'artiste Sylvie Cotton, qui affirme: « *mon corps est mon atelier* » slogan tatoué sur son corps. « *Dans le fond de moi, dit-elle, je ne suis pas plasticienne, je suis plasticine !* »¹. Du prêt-à-penser !

Je pense aux personnes, dites mystiques, qui sentent l'amour envahir leur chair et tout unifier dans un corps extatique! Prodiges virtuoses hors normes ? Pénido affirmait: « *si le chrétien non mystique conclut à la réalité de son*



Du Pérou... fait de terre cuite au soleil-Corps du Christ souffrant, image du peuple.

union à Dieu, le mystique l'expérimente cette union, la sent, la goûte »². Marie de l'Incarnation parle d'une « *science expérimentale de l'amour* »³. Pénido d'ajouter: « *Voilà la plus courte et la plus exacte définition psychologique de la mystique* ». On peut comprendre dès lors qu'une personne, transie d'amour, expérimente jouissance- souffrance dans tout son être! Marie de l'Incarnation supplie parfois que cesse cette brûlure d'amour, car la chair ne peut en prendre davantage...Au terme seulement nous se serons « *plus qu'Amour* », écrit-elle! Comment comprendre autrement les sueurs de sang de Jésus au Jardin, sinon par la douleur-tristesse, insupportable pour la chair, de toutes les occlusions d'amour dont Jésus est chargé depuis l'Alpha jusqu'à l'Oméga de l'histoire! (Lc 22,41-44; Is 53; He 5)

Souvenir marquant! On avait enseigné qu'à la mort, l'âme va au ciel, le corps dans la terre. Le lendemain, une fillette effiloche l'enseignement reçu. « *Tu n'as pas l'air sûre* », dit la maîtresse. « *Non ! moi ! où est-ce que j'irai ?* ». Logique simple ! Mémoire originelle dans l'enfant, celle de l'expérience hébraïque, loin de la philosophie qui imposa peu à peu cette séparation d'une âme envolée en attente du corps...« *Mon cœur exulte, mon âme est en fête, ma chair elle-même repose en confiance* » (Ps 15). Si le corps est destiné au cimetière...et si « *je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver* », comment éviter une existentielle dichotomie, opposition ou simple complémentarité, au lieu d'une existence holistique où tout se conjugue ? Quoi donc écrire ?

Je suis un corps qui dit MOI...

Pour me laisser travailler par le réel, j'ai consenti à communier à la danse macabre des personnes devenues blessures vives quand d'autres exultent de tout leur être. Une question me brûle: comment en est-on arrivé à séparer ce que Dieu a uni amoureuxment pour se faire Corps, verbe et chair conjugués dans toute sa Création ? Cœur de notre foi chrétienne ! Je me suis obligée à baiser les traces de cris si souvent piétinés. Tout en écoutant, hors-pistes, de beaux chants d'amour couleur Cantique des Cantiques. Plusieurs cris du dedans, ravalés, ont, eux, pris revanche dans des relations in-ajustées. Même cette cacophonie, comme d'un disque qui joue à la mauvaise vitesse, est cri d'amour de l'unique Loi d'origine gravée dans la chair pour se faire corps. Il faut alors remettre à la bonne vitesse ! Jacques Brel, en sueurs, chante ces

mots du chant « La Quête » : « *Aimer, même trop, même mal...; aimer jusqu'à la déchirure...; pour atteindre l'inaccessible étoile* ». Louis-Jean Cormier chante dans « La seule question », plus durable que folles bêtises: « *Crois-tu qu'on s'aime encore?* » Tant de chants, jugés profanes à l'aune de nos normes, montent du lieu où brûle le « sacré » !

Cris en quête d'écoute ! J'en pleure quelques-uns. Pourquoi avoir prêché en caractères gras les péchés dits « *de la chair* » dont, enfants innocent-e-s, on cherchait ce que c'était à partir de bizarres questions posées au confessionnal ou de farces trop crues pour oreilles d'enfants qu'on pensait endormies ? Pourquoi avoir occulté les noms de certains organes de notre corps et diabolisé le plaisir ? Pourquoi, dans des Constitutions, celles de femmes en tout cas, parler de « *chasteté parfaite* », non de pauvreté ou d'obéissance parfaite ? Pourquoi nos mères devaient corseter notre présence en elles et, plus tard, cacher leurs seins nourrisseurs ?

Une question s'impose : pourquoi avoir identifié tout le corps à la chair en soif du Verbe aimer, jusqu'à devoir le mépriser, le maîtriser ? N'est-ce pas la personne qu'on méprisait ou maîtrisait ! Comment une personne peut se croire aimée si on n'aime pas le corps qu'elle est ? Il fallut que Jésus dise à Pierre, par trois fois (Jn 21,15-18), dans l'intimité d'après-communion : « *Si tu m'aimes* », aime mes brebis, c'est mon corps ! Elles secouent tardivement le système nos questions occultées ! Les réponses ? Des personnes, corps façonnés de Parole et de chair ! Comment parler ou jouer de tout son corps... devenir Parole incarnée et non simples mots ? Pensons-y : le Verbe a fait alliance durable avec notre chair pour être Corps !

Pénible, dangereux, de vivoter en pièces détachées quand tout est lié en nous comme dans la création. Mon orteil est blessé ? C'est moi qui ai mal à l'orteil... Quelqu'un frôle mon épaule pour capter mon attention ? C'est à moi qu'il veut parler non à mon épaule. Quelqu'un blesse mon âme ? C'est mon corps, tout moi qui pleure. Le corps ne ment pas ! Les occlusions d'amour, plus que toutes les autres, biologiques ou psychiques, font un mal ontologique⁴. Les personnes capables d'écouter les corps devinent tant de choses ! Je n'entends guère mes cheveux qui tombent d'eux-mêmes, mais qu'on tire un seul cheveu, je le sens ! Même Dieu le sait (Mt 10,30) ! Émotions, blessures,

sentiments, tout désire être harmonie comme dans un orchestre ! Que de vécu enregistré dans les sillons de la chair ! Le plus lointain s'efface en dernier !

Mon corps est création continue, ses cellules, remplacées. Mais je suis toujours moi; comme expérimentait saint Paul: « *Alors que l'homme extérior va vers sa ruine, l'homme intérieur, lui, se renouvelle de jour en jour* » (2 Co, 4-6). J'ai parfois le sentiment d'être comme fusée en vol, dans un soutien temporaire à larguer pour continuer mon plein envol.

Tout m'invite maintenant à plonger au cœur de ma foi. Pénétrer aussi, avec Jésus, dans le Capharnaüm des relations en eaux troubles, non pour prendre des personnes comme poissons en filets, mais pour les délier des maillons de peur et de rigidité.

« ME VOICI ...je viens »

La personne de Jésus, corps façonné de chair et de souffle, posait question. Hors pouvoir, il faisant autorité. Une chose certaine: de toute sa personne il dit : « *voici, je viens* » (He 10, 5-10). Il passe en faisant du bien; touche, bénit, délie les corps prisonniers de toutes sortes de maladies, physiques ou spirituelles. Il réchauffe, remet debout! Selon le désir du Père, dit-il!

Pensons-y ! Nous affirmons qu'en Jésus tout a été assumé de la création dans l'offrande de sa personne. Nous le chantons tête du Corps de Dieu en croissance dont une partie est disparue à nos yeux alors que l'autre est en route vers.... Ressuscité, Jésus n'a rien d'un fantôme (Lc 24, 36-42; Jn 20, 26-29). Ses contemporains, dont les apôtres, avant sa disparition-résurrection, avaient le sentiment, ambigu et potentiellement dangereux, de n'être qu'en présence d'un homme dont ils pensaient connaître les parents !

Sur la route vers Jérusalem, Jésus ressent dans son corps ce que souffrent tant de personnes rencontrées. Mouvement des entrailles nommé com-passion ! De toute sa personne, il prend soin de frères et sœurs comme de lui-même, sensible à leur différence existentielle d'hommes, de femmes ou d'enfants. Il libère les hommes de cécité, mutisme, surdité, paralysie complète ou partielle, lèpre. On doit en amener certains à Jésus quitte à défoncer un toit... Il sauve les femmes

d'hémorragie, fièvre, courbatures, exclusion légale; certaines font tout, parfois avec astuce ou infraction, pour se rendre jusqu'à Jésus et le toucher... Des hommes et des femmes sont guéris de troubles attribués à des forces occultes. Hommes et femmes supplient pour leur enfant...en danger de mort. Viscéralement inacceptable que meure un enfant avant d'avoir vécu ! Comme si un corps d'enfant ne consentait à vivre son histoire qu'inséré dans un milieu de justes relations, de corps à corps, de personne à personne; milieu qui n'a rien du Capharnaüm des « *pourvu que ça fonctionne!* ». (cf Jn 4, 46ss, second signe à Cana et Mc 5, 35ss).

Corps durable, garanti à VIE !

De plus en plus, j'apprends à mes dépens que je suis de plusieurs réseaux, d'un grand corps où tout est inter relié par le « *souffle impérisable* » dont parle le Sage (Sa 12,1). Les anévrismes de la création me font mal. Ses printemps me réchauffent le cœur !

L'homme et la femme qui ont dit « *me voici* » au Souffle créateur pour me façonner corps à même les leurs, un seul devenus, sont disparus à mes yeux, mais il est impensable qu'ils ne soient plus vivants... tant mon corps est mémoire des leurs et que vibre une corde sensible à leur invisible présence.

Que sont devenues toutes ces personnes qui, comme Jésus, même sans le savoir, ont eu à cœur de prendre soin des autres comme d'elles-mêmes ? Furent-elles été ébahies d'apprendre qu'elles avaient pris soin du Corps même de Dieu en prenant soin du leur comme de celui des autres (Mt 25,40) ? Ma foi en Jésus me murmure qu'elles ne peuvent être fantômes en attente. Comme Jésus, elles font peut-être des mains et des pieds pour nous signifier : *me voici avec les cicatrices de mon histoire, j'ai encore besoin d'être nourri-e de votre amour; nous sommes à la même Adresse: là « où l'amour loge ».*

J'ai ainsi appris à compter mes jours à la manière de Dieu : « *il y eut un soir, il y eut un matin* », non l'inverse. Toute semence porteuse de vie prépare sa sortie dans l'obscurité du sol. Enracinée en Dieu, tissée par son souffle, j'ai passé un premier soir de neuf mois à devenir corps pour dire : « *Me voici ! Je viens !* ». Et je passe, au fil des ans, de noirceurs en éclaircis Mon dernier soir sera sûrement suivi du grand matin. Accompli le processus mort/résurrection !

Heureuse d'être membre unique d'un Corps plus grand que moi ! Comme dans la naissance d'un enfant, Jésus, élevé de terre, est la Tête qui attire la création entière, dans sa plénitude (Col 1, 15 ss; Ep 4,1-16). Création en crises de croissance passant, elle aussi, de nuits douloureuses à matins glorieux jusqu'au lever du 8^e jour !

Tissé serré, le Corps se souvient de paroles et gestes de l'histoire. Chaque personne a ainsi, enregistrée dans son être, la mémoire des gestes et paroles de Jésus qui, lui-même, nous en a assuré... Son souffle est mémoire vive, qu'il a dit ! Il nous rappelle tout et nous conduit, un à un et ensemble, selon notre vérité, vers la Vérité tout entière. Quel chapitre de l'unique Vérité serait pour notre temps ?

Le corps, lieu d'alliance et de réconciliation

Auparavant comme aujourd'hui, des personnes, créées de Souffle et de chair, donc en lutte et parfois divisées, reprochent à Dieu de ne pas savoir ce que c'est que d'être un Corps, lui pur Esprit ! Et dire que Dieu le premier, comme Jésus nous demande de faire (Mt 5, 23-24; 2 Co 5, 17ss), a laissé sa richesse à offrir pour écouter, muet, en quoi nous le remettons en question, tant il désire faire un échange avec sa création pour consacrer son alliance avec elle ! C'est le Fils qui s'est dépouillé de ce qui l'égalait à Dieu (Ph 2, 6ss), qui a fait alliance intime avec la chair pour devenir corps semblable aux nôtres et expérimenter, jusqu'à être identifié au péché, ce que signifie aimer quand on est corps. Ô merveilleux échange: Amour prend chair pour que nous devenions amour ! Jésus a ainsi appris, à corps perdu, ce que c'est que d'obéir à l'amour jusqu'au bout (He 5, 8-10)...

« C'est lui qui est notre paix, lui qui des deux réalités n'a fait qu'une, détruisant les barrières qui les séparait, supprimant en sa chair la haine, cette loi des préceptes avec ses ordonnances, pour créer en sa personne, les deux en seul Homme Nouveau, faire la paix, et les réconcilier avec Dieu, tous deux en un seul Corps, par la Croix: en sa personne il a tué la haine... Par lui nous avons, tous deux en un seul Esprit, libre accès auprès du Père ». (Ep 2, 11-22).

CECI EST MON CORPS

Les alliances de Dieu avec sa création sont burinées dans la chair pour qu'on n'oublie pas. On dit d'Abraham *« qu'il observa la loi du Très-*



Haut et entra dans son alliance. Il inscrit cette alliance dans sa chair » (Sir 44, 20). La circoncision est le signe-mémoire de la source de toute vie humaine; la sexualité: un terreau en soif d'alliances pour les naissances au monde. L'alliance définitive de Dieu avec toute la création est scellée à jamais dans la chair de son Fils. Quels meilleurs signes-mémoire Jésus aurait-il pu choisir que pain et vin, dons de Dieu, fruits de la terre et du travail humain porteurs de levain ou ferment, nourriture quotidienne des corps ! Chaque fois qu'on les présente, à même nos réserves, Jésus y voit son corps, création en processus de résurrection; et nous les rend, reconnus consacrés par Dieu, pour qu'on puisse continuer la route non à côté de Jésus, mais avec Lui, parce qu'en Lui et par lui. C'est un vrai mémorial. Non un simple souvenir !

Oublier le mystère d'alliance auquel les signes-mémoire nous invitent à participer, c'est adultérer leur signification au risque de chosifier le mystère, de l'enfermer dans un rite répétitif. Entendons du repas d'alliance, ce que Dieu dit du sabbat : *« J'allai jusqu'à leur donner mes sabbats (journée de retrait pour se re-sourcer) comme signe entre moi et*

eux pour qu'ils sachent que c'est moi le Seigneur qui les sanctifie » (Ez 20,12).

J'ose croire que nous mourons unis à Jésus puisque nous sommes son Corps à la vie à la mort ! En Lui, par Lui, avec Lui, nous devenons OUI à l'Amour (1 Co 1,19) qui surgit de la *profondeur* où il prend source, nous conduit à la *hauteur* où, bourgeon supérieur, Jésus nous attire, amour à remplir la *longueur* de notre temps, la *largeur* de notre espace (Ep 2,14ss). Bras étendus. Croix glorieuse au terme !

Puisque « *L'arbre de la croix indique le passage vers un monde où toute chose est consacrée* »⁵ pourquoi chaque moment, chaque repas ne serait pas, pour qui croit en vérité, moment de communion au Corps du Christ, création en croissance, car tout d'elle nous est donné au quotidien par le « *Dieu de l'Univers* » ? C'est peut-être ce qu'avaient saisi les premiers chrétiens dans leur maison ! ❖

¹ Marie-Ève Charron, Sylvie Cotton, *en état de présence*, Le Devoir, 24 décembre 2021, section arts visuels.

² M.T.L. O.Pénido, *La conscience religieuse*, Téqui, 1935, p. 206.

³ Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels et historique*, Tome II, Paris, Desclée-de Brouwer, 1930, p. 239.

⁴ Jean-Paul II, *Le Rédempteur de l'homme*, Montréal, Éditions Paulines, 1979, no 10.

⁵ Didier Rimaud/CNPL, *Hymne : Pour que l'homme soit un fils*, Liturgie des heures, tome III, Paris, Cerf-Desclée-Desclée de Brouwer-Mame, 1980, p.927.

*** Rita Gagné est entrée chez les Ursulines en 1955. Elle détient une maîtrise en théologie. Elle a enseigné à Rimouski et à Gaspé, œuvré au diocèse de Gaspé, animé des retraites et des sessions pour différents groupes, publié quelques livres, goûté à la gouvernance. Encore active aujourd'hui, elle se dit heureuse de servir encore et d'écrire la phrase de Gilles Vigneault qu'elle aime reprendre : [À jamais], « je demeure où l'Amour loge, j'y retourne à chaque pas » !**

L'année 1968 et les instituts religieux au Québec

Dominique Laperle*



L'année 1968 est considérée par plusieurs historiens ou sociologues du monde occidental comme un repère mémoriel majeur, mais sa portée n'est toutefois pas la même d'un pays à l'autre. Par exemple, pour de nombreux analystes américains, l'offensive du Têt et les assassinats successifs de Martin Luther King et de Robert Kennedy, marquèrent le déclin de la puissance et de l'image idéalisée des États-Unis. L'écrasement du printemps de Prague par les chars soviétiques ne laissa guère d'illusions non plus aux membres des différents partis communistes du monde sur l'ouverture démocratique au sein du bloc dominé par l'U.R.S.S. En revanche, en France, « mai 68 » fut perçu comme « un des vecteurs de la modernisation de la société française traditionnelle, un mouvement de la jeunesse pour une société avec de meilleures conditions de vie » par la population (Bonafoux & Rousseau, 2021, p. 7). Pour l'Église catholique, on parla d'une année « d'embuscade », car elle se trouva aux prises avec les critiques de nombreux croyants qui se sentaient trahis par la lenteur des réformes proposées par le concile Vatican II et par la crispation du Magistère romain sur la question de la contraception exprimée dans l'encyclique *Humanae vitae*. De plus, la rupture des traditionalistes dirigés par Mgr Marcel Lefebvre qui voyaient dans les enseignements du Concile un glissement vers le protestantisme, une acceptation docile des idées modernistes et une trahison de la tradition de l'Église brisa le consensus si durement construit lors des assises de Vatican II. Comme le rappelle Alberto Melloni, « la bouteille du temps est secouée violemment et l'Église qui se trouve dedans en reste marquée ». (Melloni, 2005, p. 206). Les instituts religieux du Québec et d'ailleurs ne furent pas en reste. Ils vécurent l'année comme un temps d'espoir, mais aussi de déceptions. Dans le but d'illustrer ces contrastes, mais sans viser à l'exhaustivité, nous revisiterons cette année 1968 à la lumière de deux événements

propres aux religieux québécois : d'abord, un grand rassemblement plein d'espoirs pour les religieuses, et ensuite, une crise autour d'une revue religieuse.

Un congrès de religieuses

Depuis la promulgation du décret *Perfectæ caritatis* et du *motu proprio Ecclesiæ sanctæ*, toutes les congrégations s'étaient lancées dans leurs chapitres généraux spéciaux et dans la réécriture de leurs constitutions. Elles revisitaient les sources de leurs fondations respectives et cherchaient à actualiser leurs apostolats à la lumière des « signes du temps » (Routhier, 2011). On parle donc ici de l'expérimentation théologique de Vatican II, et simultanément, de son accueil dans la dynamique individuelle des personnes consacrées et dans la réalité collective des instituts religieux. Cet intense bouillonnement conciliaire ne pouvait toutefois pas continuer indéfiniment dans l'isolement de chacune des congrégations. Plusieurs religieuses et religieux sentaient qu'un partage de ces différentes expériences devait se vivre.

C'est ainsi que dans la foulée de l'année de la foi proclamée dans l'exhortation apostolique *Petrum et Paulum* par le pape Paul VI, le 22 février 1967, alors que des milliers de religieuses et de religieux s'engageaient depuis des mois dans des formations catéchétiques, que sœur Andrée Baillargeon, c.n.d., secrétaire responsable du dossier à l'archidiocèse de Montréal, y vit une opportunité de mobiliser toutes ces personnes consacrées dans un grand congrès afin :

[d']approfondir le sens de la vie religieuse dans le monde d'aujourd'hui, rechercher le rôle apostolique de la femme consacrée au Seigneur, partager des expériences personnelles et communautaires qui s'enracinent dans la réalité sociale de 1968, afin de promouvoir un renouvellement du service des religieuses dans l'Église de Montréal (Laperle, 2020, p. 111).

Elle s'entoura d'un petit noyau de collaboratrices et organisa à l'aréna Maurice-Richard trois journées de réflexion (1^{er}, 2 et 3 mars 1968). Elles espéraient l'inscription d'au moins 3 000 religieuses à l'événement *La religieuse dans la cité*. Il en vint le double. Il n'était pas question de faire de ces trois journées un déversoir des peurs ou des frustrations des religieuses dans le contexte mouvant de 1968, mais bien un temps spirituel d'affirmation et de réception conciliaire.

Le congrès de 68 frappa par l'esprit « sororal » qui y régna. Véritable expérience de femmes pour les femmes, sœur Colette Cousineau, c.s.c., la présidente du congrès, souligna que les participantes devaient laisser parler et écouter leur « être de femme ». 1968 est peut-être le moment précis où les religieuses verbalisèrent pour la première la première fois leur double réalité de femme consacrée et de femme tout court et cela apparaissait presque révolutionnaire, quoique trop tard (Dumont, 1995, p. 14). La journaliste Renée Rowan, dans un article de la revue *Maintenant*, ne se trompait pas en disant que ces désirs nouveaux, chez les religieuses, de s'affirmer et de s'autonomiser, s'inscrivaient dans la même réalité que celle de toutes les femmes de leur temps, car « elles s'interrogent sur leur identité propre, la situation de la femme, sa promotion, sa libération » (Rowan, 1968, p. 105). L'événement 68 des religieuses consacrait la rupture entre l'image anonyme et de personnage de seconde zone des sœurs. Elles affirmaient leur désir d'être considérées comme des citoyennes à part entière et des membres actifs au sein du Peuple de Dieu pérégrinant maintenant dans la cité terrestre et vers la cité céleste.

La deuxième affaire de la revue *Maintenant* 1968

Alors que le concile Vatican II et le congrès des religieuses offraient une image d'ouverture et d'espérance, une crise frappait une publication parrainée par l'Ordre des Prêcheurs, la revue *Maintenant*. (Roy, 2012). Ce périodique naquit en quelques sortes dans l'horizon d'attente du concile Vatican II et se voulait « un outil dans la préparation des fidèles à cet événement » (Roy, 2012, p. 26). En 1961, la nouvelle publication prenait la place de la *Revue dominicaine* jugée trop érudite et insuffisamment centrée sur les problèmes contemporains. On lui donna le père Henri-Marie Bradet, ancien curé de la paroisse dominicaine de Notre-Dame-de-Grâce, comme directeur. La revue plu rapidement à un lectorat jeune, éduqué et urbain, mais peina à recruter dans les cercles traditionnels ou plus âgés. Ces derniers perçurent différents sujets comme les critiques des associations pieuses, les attaques frontales à l'encontre de la piété traditionnelle et certains jugements face à l'autorité des clercs comme des comportements antichrétiens. Plus encore, elle déplu à certains évêques plus conservateurs qui voyaient sa position comme une révolte à l'encontre des enseigne-

Maintenant

1

JANVIER 1962

L.M. Regis, o.p.
DIALOGUE AVEC LA VÉRITÉ.

A.M. Ferraoui, o.p.
L'ÉGLISE EST-ELLE OPPOSÉE À LA
PSYCHANALYSE ?

M.M. Dameraki, o.p.
CLINIQUE DE L'ESPRIT.

Roger Roland
LE SENS DES MOTS.

Jeans O'Neill, père
LE PROJET LADOSTE : UNE SOLUTION ?

Guy Flou
UN ÉLÈVE SOUS-DOÛÉ.

J.-F. Mezin
SÉISMES EN AMÉRIQUE LATINE.

Pierre Soacier
ON S'ÉLOIGNE DE LA MÉDIALITÉ.

Guy Robert
UNE LITTÉRATURE SANS RACINE :
LA NOTE.

M.M. Grudet, o.p.
EDITORIAL.

[Sommaire complet au verso.]

NOUVEAU DÉPART

En recherchant non pas une formule, mais une orientation pour cette Revue, j'ai d'abord tenté de fuir les bourbiers de l'actualité. Pourquoi ne point passer avec une indifférence hautaine sur la route qui va de Jérusalem à Jéricho ? Ce fut l'attitude du lévite dans la parabole du bon Samaritain. Il en fut blâmé cependant. En un temps difficile où il n'existe pas de solution facile, où les opinions foisonnent et les rivalités se multiplient, il est séduisant de demeurer un spectateur amusé ou sceptique, méprisant ou indifférent.

Et puis, celui qui choisit de ne pas « s'engager » se donne un beau rôle : il s'imagine ou laisse croire qu'il aurait tout réglé s'il était intervenu. Dans cette neutralité pas nécessairement courageuse, il y a de la joie à critiquer ces gens qui se battent dans la plaine et qui, évidemment, n'aboutissent toujours qu'à des solutions médiocres et imparfaites. Ces sphères élevées ne manquent pas où se réfugier : métaphysique, théologie ou simplement le vaste domaine des principes dans lesquels tout trouve une solution. Disons même qu'en montant très haut dans les principes, on pourrait encore parler de l'unanimité au Québec.

Deux écueils sont à éviter : oublier l'éternel pour ne considérer que le prestige du monde ou négliger ce monde pour mieux servir l'éternité. L'Ordre religieux responsable de cette revue est apostolique; aussi les laïcs chrétiens qui travaillent avec ces religieux et d'autres clercs sont intensément convaincus qu'ils n'ont pas de droit à la désertion. Le malade qui ne soigne

ments du Magistère. Des articles jugés peu respectueux provoquèrent des réactions jusqu'à Rome. Le maître de l'Ordre des Prêcheurs ordonna la démission de Bradet. C'était moins l'homme que l'orientation de la revue qui déplaisait. La réaction fut aussi vive dans le lectorat que chez les Dominicains. Dans ses mémoires, le chanoine Groulx parle « d'une communauté de religieux en insurrection générale contre ses supérieurs, y compris l'autorité suprême (Groulx, 1974, p. 360). « L'affaire Bradet », comme plusieurs vinrent à l'appeler, mit en doute chez de nombreux croyants, la capacité des autorités religieuses à renouveler réellement l'Église au Québec. Paradoxalement, sous le nouveau directeur, le frère Vincent Harvey, la revue ne dérogea pas à la ligne éditoriale du père Bradet et continua à publier au même rythme et de la même manière, ses réflexions.

Trois ans plus tard les multiples audaces de la revue sur le plan social (approbation de la contraception, soutien à la déconfessionnalisation du système scolaire) et politique (posture indépendantiste, ouverture au socialisme) provoquèrent l'ire de plusieurs membres du clergé, dont certains Dominicains. Comme le rapporte Martin Roy, les temps étaient mûrs pour une rupture entre l'Ordre et la revue (Roy, 2012, p. 77). En fait, la deuxième affaire *Maintenant* révélait une dissension de fond entre les journalistes laïcs, les frères de moins de 35 ans avec les frères les plus âgés et les milieux traditionnalistes. Les prises de position politique de la revue apparaissaient trop à gauche aux goûts de plusieurs frères et trop ancrées dans le nationalisme. Pourtant, à y regarder de plus près, on voit bien que ce second épisode répète sous des formes différentes, ce qui avait été constaté en 1965. On se retrouve dans un temps 68 allongé (Bonafoux & Rousseau, 2021, p. 8) dans lequel la revue perpétuait sa critique du type de régime de chrétienté appliqués au Québec. La deuxième crise de *Maintenant* témoigne des crispations d'une partie des membres de l'Ordre et du clergé qui ne se reconnaissaient pas dans la revue. Ce qui n'était pas le cas de plusieurs autres qui y trouvaient la projection de la cité espérée : libre, spirituelle, décléricalisée et sans pharisaïsme. Ce faisant, l'affaire de la revue *Maintenant* et le rôle des Dominicains offre à une échelle réduite, une image du cheminement de l'Église durant la période. Après une phase d'espérance et d'euphorie, une phase de tensions et d'incompréhension souvent liée à l'infiltration des dimensions

politiques et sociétales, les revendications des laïcs et la redéfinition rapide du rôle des religieux. C'était beaucoup en peu de temps.

Une réflexion bénéfique

Entre le congrès des religieuses de mars 1968 et l'épopée de la revue *Maintenant*, on remarque ce désir similaire de réconcilier la vie religieuse et le catholicisme avec la modernité. Dans les deux cas, on invitait les individus et les groupes à devenir des acteurs actifs dans le monde. La construction d'une nouvelle expérience d'insertion humaine ou intellectuelle ne pouvait pas se faire sans certaines coupures avec les traditions séculaires et la manière de l'Église d'exercer son autorité. On peut parler d'une véritable rupture (Favier, 2009). Comme Denis Pelletier le disait, l'Église catholique est pourtant une des rares institutions qui risqua sa propre déstabilisation institutionnelle pour tenter de s'inscrire dans les nouveaux paradigmes des valeurs (Pelletier, 2018). L'effritement des cadres traditionnels de l'institutions tiennent autant de la conjoncture sociopolitique que des mutations du spirituel et des modes de pensée qui s'accélérent au moment ou un temps de recul ou d'arrêt aurait été bénéfique. Cela ne fut pas possible.

Ce faisant, il faut se garder de reprendre le paradigme de l'événement monstre appliqué à «Mai 68», (Bonafoux & Rousseau, 2021, p. 7) et le plaquer dans son sens le plus négatif (monstrueux) à toute l'année 1968 et de manière uniforme à toutes à l'expérience vécue par les religieuses, les religieux et leurs instituts. Il faut bien mesurer le poids des réalités locales sur le déroulement de la réception du concile, car la variété des contextes peut entraîner le processus vers une évolution différente. Par exemple, même si la Province dominicaine de France est ébranlée par une crise de l'autorité et la remise en question du thomisme et de ses habitudes culturelles, cela ne se généralise pas du tout dans les provinces de Lyon et de Toulouse et prend une forme plus dialogale dans celle du Canada. De la même façon, il ne faut pas généraliser un mouvement de réforme du bas vers le haut dans toutes les congrégations religieuses. Le cas des Franciscaines missionnaires de Marie est intéressant à cet égard. Plus grande congrégation féminine au monde à l'époque, ce sont les religieuses des terres de missions, exaspérées par les inégalités raciales, qui provoquèrent par leurs demandes répétées, les changements les plus importants au sein des constitutions

de leur congrégation (Fréminville, 2020). Du côté des sœurs du Bon-Pasteurs d'Angers, les réactions ne sont pas les mêmes d'une province à l'autre. Dans la province allemande de cette congrégation, ce sont les supérieures qui ont initié les réformes postconciliaires les plus importantes dans leur province (Gläsel, 2020). Enfin, que dire du dialogue entre les sœurs américaines des provinces d'Oregon et de Californie et celles des provinces canadiennes des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie qui provoquèrent des prises de position novatrices sur le sens de l'apostolat de l'éducation et sur la place des femmes.

De la même façon l'accélération des formations en catéchèse, en études bibliques et en théologie offrirent à des centaines de religieuses un approfondissement inédit de leur foi et de leur vocation qui se répercutèrent notamment dans l'inscription scripturaire des constitutions *ad experimentum* de leurs instituts (Laperle, 2020). De plus, de nouvelles modalités associatives attirèrent une partie des jeunes religieux tout comme les communautés nouvelles. 1968 vit des groupes quitter les grands couvents et expérimenter la vie en fraternité, dans des appartements. Forts de cette nouvelle insertion dans des quartiers ouvriers ou pauvres, des religieuses et des religieux s'inspirèrent de la théologie de la libération, des idéologies de gauche et des actions militantes syndicalistes afin de faire bouger les choses (Warren, 2008). Mais cela n'est qu'un côté de l'histoire.

On vit aussi, en réaction à tout cela, des groupes conservateurs se former. Simultanément, entre 1968 et 1972, une dizaine de départs sont enregistrés par semaine dans les instituts religieux du Québec et du Canada. La saignée est terrible. La Parole des religieuses et des religieux connue aussi des déserts, car l'institution catholique fut prise à partie pour son triomphalisme du passé et la chape de plomb morale et intellectuelle qu'elle fit peser sur des générations entières. On pourrait donc croire, comme l'avance Micheline Dumont, que la décadence subséquente de l'institution catholique et la crise de la vie religieuse donnaient au congrès de 1968 un air de chapitre finale à « un engagement d'un siècle et demi au service de la société québécoise » (Dumont, 1995, p. 13). Cela serait réduire aux expressions purement matérielles de la vie religieuse et à un temps bref qui ne correspond pas au temps long du christianisme et de l'Église.

En vérité, ce qu'il faut retenir de l'année 1968, c'est qu'elle est moins le début ou l'aboutissement de quelque chose qu'un instantané d'un «long moment 68 en amont comme en aval» (Dumons, 2020, p. 22). Elle est le cadre d'une expérience religieuse et sociale dont la portée est plus large que ce qui est perceptible, car comme le concile, le processus de réception n'est pas encore terminé. À travers le congrès de 1968, les religieuses québécoises se sont livrées à une expérience positive d'intégration conciliaire et que cet événement leur a permis, à posteriori, d'instiguer un rapport dialectique entre leur comportement social et leur conscience et d'influencer leur adaptation et leur mission. De la même manière la «crise de *Maintenant*» témoigne moins d'une confusion entre les visions que d'une manière d'inscrire la place du religieux autrement. Ce que nous avons soulevé ne doit pas faire l'objet de généralisations pour tous les religieux et religieuses catholiques. Il serait intéressant de multiplier les figures de cas afin de construire un «68» de religieux plus complet en multipliant les exemples propres à chaque congrégation. On pourrait aussi faire dialoguer le 1968 des laïcs québécois avec celui des personnes consacrées (pensons aux perceptions ou aux implications des religieux dans la grève étudiante majeure qui frappa les cégeps). Ultimement, lorsque l'on songe à la continuité et la fidélité de ceux qui persistèrent à œuvre à une «nouvelle pentecôte», il y a un travail de l'intime à faire, avant qu'ils ne se taisent pour toujours. ❖

Bibliographie

- Bonafoux, C., & Rousseau, S. (2021). *Mémoire et enjeux du «moment 68» dans le catholicisme (1968-2018)*. Chambéry: Presses Universitaires Savoie Mont Blanc.
- Dumons, B. (2020). *Femmes et catholicisme en Europe (1960-1970)*. Bruxelles: Peter Lang.
- Dumont, M. (1995). *Les religieuses sont-elles féministes?* Montréal: Bellarmin.
- Favier, A. (2009). Des religieuses féministes dans les années 68? *Clio. Femmes, Genre, Histoire*(29), pp. 59-77. doi:10.400/clio9194
- Fréminville, C. d. (2020). Les Franciscaines Missionnaires de Marie: un institut missionnaire international (1960-1970). Entre expérimentations, émancipations et ruptures. Dans B. Dumons, *Femmes et catholicisme en Europe (1960-1970)* (pp. 189-206). Bruxelles: Peter Lang.

Glasel, K. (2020). Les changements post-conciliaires dans les communautés religieuses féminines. L'exemple des Soeurs du Bon Pasteur en Allemagne. Dans B. Dumons, *Femmes et catholicisme en Europe (1960-1970)* (pp. 207-221). Bruxelles: Peter Lang.

Groulx, L. (1974). *Mes mémoires* (Vol. IV). Montréal: Fides.

Laperle, D. (2020). *Faire projet d'un héritage. La réception du concile Vatican II chez les religieuses de l'archidiocèse de Montréal (1961-1988)*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Melloni, A. (2005). Jugement sur le concile. Dans A. Melloni, & C. Theobald, *Vatican II. Un avenir oublié* (p. 206). Paris: Bayard.

Pelletier, D. (2018). Religion et politique autour de Mai 68. *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*(10), pp. 87-100.
doi:<https://doi.org/10.4000/socio.3128>

Raison du Cleuziou, Y. (2012). Éclatement du régime de l'autorité et déregulation des relations de pouvoir: la province dominicaine de France après mai 1968. *Histoire@Politique*, 3(18), pp. 97-114. doi:10.3917/hp.018.0097

Raison du Cleuziou, Y. (2016). *De la contemplation à la contestation. La politisation des Dominicains de la Province de France (années 1940-1970)*. Paris: Bélin.

Routhier, G. (2011). "Les signes du temps." Fortune et infortune d'une expression du concile Vatican II. (I. c. Paris, Éd.) *Transversalités*, 118(2), pp. 77-102.

Rowan, R. (1968, avril-mai). Sous le voile: la femme. *Maintenant*(76), pp. 105-106.

Roy, M. (2012). *Une réforme dans la fidélité. La revue Maintenant (1962-1974) et la "mise à jour" du catholicisme québécois*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Sorrel, C. (2020). Les religieuses françaises entre aggiornamento et crise. Dans B. Dumons, *Femmes et catholicisme en Europe (1960-2018)* (pp. 177-188). Bruxelles: Peter Lang.

Warren, J.-P. (2008). *Une douce anarchie, Les années 68 au Québec*. Montréal: Boréal.

* *Dominique Laperle, Ph. D., est historien, enseignant au Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie et chercheur associé à la Chaire Tillard sur la vie religieuse du Collège universitaire dominicain*

Marie Gérin-Lajoie 1890-1971



Marcienne Proulx, SBC*



Qui est Marie Gérin-Lajoie? Pourquoi et comment est venue, à cette jeune Montréalaise, l'idée de fonder une communauté? Dans quel milieu familial sa vocation prend-elle racine et comment le contexte social de l'époque va-t-il influencer ses choix? La formation et la personnalité de Marie Gérin-Lajoie jouent un rôle dans son orientation. Marie se révèle être une femme de vision, une femme d'action et une femme d'une grande foi qui forge son avenir en allant de l'avant, marchant du pas allègre de la confiance.

Famille

Marie Gérin-Lajoie naît à Montréal le 9 juin 1890, dans une famille aisée profondément chrétienne où les préoccupations sociales sont présentes au quotidien. Son père, Henri Gérin-Lajoie, est un brillant avocat, fils d'Antoine Gérin-Lajoie, – un auteur passé à l'histoire pour ses œuvres *Un Canadien errant* et *Jean Rivard* – marié à Joséphine Parent, fille du patriote et journaliste Étienne Parent, une femme instruite comme on en trouve peu à cette époque. Son oncle, Léon Gérin, premier sociologue canadien-français, est une figure marquante pour sa nièce Marie.

Sa mère, Marie Lacoste-Gérin-Lajoie (1867-1945) vient d'une famille de juristes. Son père, Alexandre Lacoste est juge en chef de la Cour d'appel à Montréal. Cette femme lucide et énergique, féministe de première heure, consacre sa vie à la promotion des droits civils et politiques des femmes et d'abord du droit à l'éducation.

Formation et action

Marie fait toutes ses études dans les maisons d'éducation de la Congrégation Notre-Dame. En 1908, grâce à la ténacité de mère Sainte-Anne-Marie, appuyée par la mère de Marie, le premier collègue



Collection INDBC

Une conversation animée au Cercle d'études, Institut familial et social, Montréal, 1957.

classique pour les jeunes filles est créé, et Marie y est inscrite dès son ouverture. Elle en est la première bachelière ès arts du Québec et reçoit son diplôme de l'Université Laval à Montréal, en 1911. Le journal *La Patrie* souligne l'évènement en ces termes, le 5 octobre de cette année : « Il convient de mentionner au tout premier rang le nom de Mlle Gérin-Lajoie, à laquelle on a décerné le titre de bachelier ès arts. C'est la première fois dans la province de Québec, croyons-nous, que titre semblable est décerné à une jeune fille. » Journal *La Patrie*, Montréal, 5 octobre 1911

Marie considère l'instruction qu'elle a reçue, non comme un privilège, mais comme une responsabilité envers les moins favorisés. *Les élites*, dira-t-elle, *ce sont celles qui servent les autres*. Très jeune, elle commence à servir.

Elle prend des initiatives pour mettre en œuvre ses idéaux, elle fait sienne la devise de la Fédération nationale de la Saint-Jean-Baptiste (FNSJB) « Vers la justice par la charité ». À l'École d'enseignement supérieur, elle fonde avec quelques compagnes le premier cercle d'études féminin, une formule réservée jusque-là aux garçons des collèges classiques. Les cercles ont pour mission, d'une part, de faire connaître l'enseignement social de l'Église, en particulier l'encyclique *Rerum novarum* parue en 1891, qui porte sur les questions sociales et ouvrières, ainsi que sur la situation des femmes au travail ; d'autre part,

le cercle veut susciter l'engagement social chez les jeunes filles de la classe aisée ; celles-ci visitent les familles, voient les besoins et posent des gestes pour améliorer leurs conditions de vie.

Militance

Après ses études, Marie s'engage sur les traces de sa mère. En 1913, elle accepte la rédaction du journal mensuel de la FNSJB, *La Bonne Parole*, diffusé aux associations membres pour promouvoir les valeurs de justice et de charité et les moyens modernes de le faire, soit : l'information, l'éducation, la coopération. Elle est active dans la création de nouveaux cercles d'études sociales. Elle donne des conférences dans plusieurs milieux atteignant les femmes et jeunes filles de toutes conditions. Elle va dans les usines, à l'heure du midi, pour informer les ouvrières de leurs droits, les inciter à s'unir pour se faire reconnaître et ainsi faire respecter leur dignité.

Dans cette époque marquée par l'urbanisation et l'industrialisation, son engagement social de jeune adulte lui fait toucher du doigt les problèmes qui affectent la classe ouvrière : exploitation au travail, pauvreté des familles, surcharge des mères, atteinte à la dignité humaine, etc.

Marie est consciente que des œuvres de charité viennent en aide aux démunis, mais elle veut aller plus loin. Elle veut agir sur les causes des inégalités sociales pour les éliminer. *À une époque comme la nôtre, soulager, améliorer ne suffisent plus, il faut transformer*¹.

Comment transformer ? Par l'action sociale qui, dit-elle en 1931, *consiste à toujours remonter aux causes* [des maux sociaux] *qu'elle est appelée à soulager*, car la charité sans la justice, sans la préoccupation sociale, est incomplète².

Marie est convaincue que la formation intellectuelle, sociale et chrétienne est nécessaire à la promotion des droits et au bien-être des familles.

En 1918, elle décide de se familiariser avec l'approche américaine du service social en suivant un cours d'été à l'Université Columbia à New York. Elle veut une formation professionnelle pour appuyer son action par des méthodes éprouvées. Dès son retour, elle offre cette formation aux jeunes filles de l'École d'enseignement supérieur. Son Cours prépa-

ratoire à l'action sociale expose la doctrine sociale de l'Église et les œuvres d'action sociale. En 1921, elle passe à la pratique. Elle met sur pied un premier bureau de service social à l'Hôpital Sainte-Justine à Montréal, fondé par sa tante Justine Lacoste-Beaubien.

Fondatrice de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil

Tout au cours de ces années de formation et de militance sociale, Marie s'interroge sur son avenir. Elle voit les problèmes de la société. Comment assurer une stabilité à l'apostolat social qui lui tient tant à cœur? Une parole de Jésus résonne en elle: «Je suis venu pour que tous aient la vie, une vie en abondance» (Jn 10, 10).

Une grande foi habite Marie, elle prie, réfléchit, cherche à discerner le projet de Dieu sur elle ;

son désir est de répondre à ce que le Seigneur attend d'elle. Elle partage ses réflexions avec un conseiller spirituel, le père Stanislas Loiseau, jésuite. Vers l'année 1915, l'idée germe en elle de fonder une nouvelle communauté religieuse à vocation sociale.

La misère des femmes l'émeut, elle souhaite travailler en collaboration avec des femmes laïques de manière à *faire tomber la cloison étanche que l'on entretient entre la vie religieuse et la vie séculière*. Elle veut une communauté qui va agir dans le monde et pour le monde. Elle choisit alors le célibat, et rassemble des jeunes femmes qui partagent son idéal et désirent bâtir avec elle.

En 1917, elle se décide à présenter ce projet à l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchési. Elle l'expose comme suit :

Pour avoir constaté les misères et les dangers, qui à notre époque, menacent les femmes de toutes conditions, et l'importance au point de vue religieux des transformations sociales auxquelles elles ne sont pas étrangères, nous proposons d'augmenter l'efficacité de l'action par la formation d'un groupe religieux pratiquant les conseils de la vie religieuse, mais sans clôture et sans costume singulier³.



Photo de Marie Gérin-Lajoie, bons moments de lecture et de réflexion, 1915.

Famille Gérin-Lajoie aux AINDBC

Elle décrit ensuite l'esprit dont elle souhaite l'animer :

La foi aimante en la parole de Jésus-Christ et en l'inspiration de l'Église par la pratique en toute simplicité des conseils évangéliques ; pas de règlements qui nuisent à l'apostolat ; donner libre essor aux aspirations vers les exercices de la vie contemplative ; rendre la charité aimable par les procédés doux et avenants...⁴

En bref, Marie rêve d'une communauté où il y aurait plus de liberté personnelle, plus de relations avec le monde, plus de possibilités pour faire le bien.

Spiritualité ignatienne

Marie Gérin-Lajoie a choisi la spiritualité ignatienne pour la communauté, après l'avoir adoptée pour elle-même lors de ses premières retraites avec le père Stanislas Loiseau, SJ.

Cette spiritualité lui apparaît la meilleure voie pour une congrégation qui veut se vouer à l'apostolat social. Contemplation et action seront les deux pôles indissociables de la vie spirituelle et apostolique au Bon-Conseil. Ce que Marie exprime dans une lettre à Mgr Paul Bruchési : tenir ensemble « *dans nos vies ces deux aspirations à la perfection religieuse et au dévouement social* »⁵.

Choisir le nom d'un nouvel Institut

Après des hésitations, des réflexions et des consultations, Marie Gérin-Lajoie adopte le nom de Notre-Dame du Bon-Conseil pour l'Institut qu'elle est autorisée à fonder. Elle relie ce vocable aux exigences de la vocation apostolique de la communauté.

Le conseil est un élément de sagesse pratique indispensable dans la vie. Le don de conseil donne une lumière intérieure rapide et vive : le Saint-Esprit parle au cœur et fait choisir ce qu'il faut dire et faire.

Pour un Institut fondé en vue des œuvres sociales, la référence à l'Esprit, au don de conseil, au discernement revêt une importance première dans la spiritualité.

Dans le cheminement spirituel, la connaissance et l'amour sont intimement liés. Marie a la conviction profonde qu'elle est aimée de Dieu d'un amour infini et que Dieu aime toute personne, quelle que soit sa

situation. Ses écrits spirituels en témoignent largement : *la bienveillance et la miséricorde de Dieu pour l'homme sont comme un flot qui aurait envahi toute l'humanité*, écrit-elle en mai 1929. *Dieu nous environne et nous pénètre de son amour, de Lui-même comme l'océan. Nous nous mou- vons en Lui, nous en sommes pénétrés comme le poisson dans l'eau*⁶.

Le Dieu de Marie a essentiellement un visage d'amour, de miséri- corde, de tendresse, de bonté. Loin d'elle, le visage d'un Dieu vengeur, punisseur... La dévotion au Cœur de Jésus, ce fils de Dieu *mendiant notre amour*, résume à ses yeux les caractéristiques de la relation au Christ à développer chez les membres de la communauté et les per- sonnes croisées dans l'action.

L'amour de Dieu, l'amour des autres, sont au cœur de son engage- ment et de la paix sociale. L'un ne va pas sans l'autre. Elle parle d'un amour actif. « La foi qui n'agit pas est une foi morte. » Jc 2, 17

Un nouvel institut voit le jour

Marie est une femme patiente et persévérante ; son projet de 1917 ne voit le jour qu'après de multiples démarches et un long temps d'at- tente. C'est enfin en 1923 que l'Église approuve la fondation de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal. Dans un petit logement de la rue Chambord, sur Le Plateau-Mont-Royal, Mgr Georges Gauthier, alors administrateur du diocèse, préside la cérémo- nie d'érection de la nouvelle communauté en énonçant le mandat confié : « L'action de cette communauté religieuse se fera directement dans le milieu avec le souci particulier d'agir sur la société en amélio- rant les divers milieux où l'homme exerce son activité : famille, société, profession. »⁷

C'est le curé de la paroisse Saint-Stanislas-de-Kostka, Mgr Vincent Piette, qui accueille Marie Gérin-Lajoie et ses compagnes et leur offre un lieu pour l'action. Ces femmes entreprennent alors l'œuvre d'édu- cation et d'action sociale projetée pour venir en aide aux femmes, aux familles ouvrières et aux jeunes.

Une pionnière du service social

Dans son rêve de fondatrice, les *résidences* de la communauté seront des centres d'action sociale axés sur la vie, l'entraide, la coopération

pour favoriser un mieux vivre dans la dignité. Pour créer ces centres, Marie Gérin-Lajoie s'inspire de ce qu'elle a vu lors de son voyage en Europe en 1913. Elle a visité des *settlements* à Londres, centres d'éducation populaire et de services sociaux qui se proposent de collaborer avec les gens du milieu à l'amélioration de leurs conditions de vie. En France, Marie Gérin-Lajoie a connu aussi la *résidence sociale* dans laquelle les intervenantes œuvrent en éducation populaire, en loisirs culturels et récréatifs, en animation communautaire.



Dupras & Colas, Montréal

Sœur Marie-Lajoie, SBC, le jour de sa profession religieuse, 1924.

En 1926, dans l'immeuble qui vient d'être construit, sœur Marie ouvre le Centre social Saint-Stanislas. Les sœurs vont offrir progressivement des services d'assistance sociale : bureau de placement, visite à domicile, comptoir de vêtements usagés, ateliers coopératifs, ateliers de formation liés à la santé, à l'hygiène, à l'alimentation, à la gestion d'un



Collection INDBC

Camp de vacances – jeunes filles assises sur l'herbe- Description officielle : L'heure du conte à la colonie de la Belle-Plage près de Vaudreuil, 1956.

budget, etc. Des Centres Locaux de Services Communautaires (CLSC) avant l'heure, des petits coups de pouce très utiles à l'équilibre de des familles à faible revenu.

S'ajoutent à cela des activités éducatives: cercles d'études sociales, bibliothèque et salle de lecture – la culture doit être accessible à toute personne quelle que soit sa condition – cours d'initiation aux arts domestiques, cours de français et de mathématiques, loisirs culturels et récréatifs, camps de vacances. Au cours des années, la communauté ouvrira d'autres centres à Montréal et dans quelques villes ouvrières du Québec.

Une initiatrice de la formation sociale

Un volet important du projet de sœur Marie Gérin-Lajoie, ce sont les œuvres d'éducation, de formation sociale. Marie Gérin-Lajoie est convaincue que la femme joue un rôle important tant sur le plan familial que dans la société si elle y est préparée, si elle est consciente des enjeux de la société, si elle connaît ses possibilités et ses ressources.

En 1931, Marie Gérin-Lajoie ouvre *l'École d'action sociale* à Montréal. Elle en élabore le programme d'enseignement, y donne des cours, va chercher des professeurs à l'université. C'est la naissance de la profession en service social dans le milieu canadien-français.



Faire du neuf avec du vieux, cours de couture, Centre social Sainte-Brigide à Montréal, 1944.

Quelques années plus tard, elle jette les bases de l'École universitaire de service social : programmes d'études, engagement des professeurs, salaires payés et locaux fournis par la communauté pour l'année de la fondation en 1939.

Aujourd'hui, elle est reconnue comme la pionnière du service social au Québec francophone pour ce rôle qu'elle a joué dans le développement de la formation préuniversitaire et universitaire des futurs travailleurs sociaux.

Une éducatrice en sciences familiales

L'éducation familiale est une autre préoccupation de Marie Gérin-Lajoie. Avec sa tante Antoinette Gérin-Lajoie, elle met sur pied, en 1936, l'*École d'éducation familiale et sociale* à Montréal dont l'objectif est de donner une formation professionnelle en sciences familiales, et de préparer les jeunes filles à faire une carrière dans l'enseignement ménager. À Saint-Jérôme et à Sherbrooke, on ouvrira des écoles pour donner cette formation.

En conclusion

Femme de vision, Marie Gérin-Lajoie, SBC, a su communiquer à ses contemporains le sens d'un engagement social inspiré de l'Évangile. À ses yeux, christianisme et progrès vont ensemble, surtout lorsque les innovations sociales font progresser la justice. Une ville en plein essor industriel a bien besoin de l'appui des sciences sociales pour aider les femmes et les familles à faire face à des situations nouvelles.

Femme d'action, sœur Marie Gérin-Lajoie met à la portée des milieux populaires les instruments de promotion sociale et de solidarité qui leur sont indispensables.

Femme de foi, Marie fonde sa vie et son action sur le Christ. Elle puise sa force et son dynamisme dans la prière, la méditation des Évangiles, la lecture de grands maîtres spirituels. À l'école des pères Stanislas Loiseau et Samuel Bellavance, de la Compagnie de Jésus, elle adopte la spiritualité de saint Ignace de Loyola pour la communauté ; elle la transmet à ses sœurs et lui donne le visage d'un Dieu rempli de bienveillance, actif dans l'histoire humaine et source d'inspiration et de mobilisation.

Sœur Marie Gérin-Lajoie dirige l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de sa fondation en 1923 jusqu'en 1956. Après son retrait de la direction, elle continue à s'intéresser aux questions sociales et à la vie de l'Institut. Elle tente d'écrire ses mémoires, mais l'âge et la maladie l'empêchent de mener à bien ce projet. Elle meurt le 7 janvier 1971 à l'âge de 80 ans. ❖

arch@bonconseil.qc.ca

Pour aller plus loin :

Collaboration. *Femme de désir, femme d'action. Écrits spirituels de Marie Gérin-Lajoie*, Montréal, Paulines, 2003, 207 p.

MALOUIN, Marie-Paule, *Entre le rêve et la réalité. Marie Gérin-Lajoie et l'histoire du Bon-Conseil*, Montréal, Fides, 1998, 310 p.

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille la cause des femmes*. Montréal, Boréal, 1985, 384 p.

¹ *Écrits de Marie Gérin-Lajoie - archives de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal*, AINDBC MGL, Cours préparatoire à l'action sociale (CPAS) 1919.

² *Écrits...*, AINDBC MGL, Cours préparatoire à l'action sociale (CPAS) 1919.

³ *Écrits...*, AINDBC P1/D1, 04.

⁴ *Écrits...*, AINDBC P1/D1, 04.

⁵ *Écrits...*, AINDBC P1/D1, 03.

⁶ *Écrits...*, AINDBC *Écrits spirituels de Marie Gérin-Lajoie*, P1/ F3

⁷ *Écrits...*, AINDBC P1/D1,10 9 novembre 1922.

* *Marcienne Proulx est membre de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, depuis 1953. D'abord enseignante aux niveaux primaire et secondaire, elle poursuit ensuite des études pour l'obtention d'un baccalauréat en théologie. Lors de sa maîtrise dans le programme des sciences humaines des religions, elle fait un mémoire sur L'action sociale de Marie Gérin-Lajoie 1910 - 1925. Elle travaille ensuite en pastorale scolaire avec les enfants, puis donne des cours et anime des sessions de formation biblique destinées aux adultes. Depuis 1990, elle travaille aux archives de la communauté avec la préoccupation de faire connaître la pensée de Marie Gérin-Lajoie, son engagement social et ses écrits spirituels.*

Carl Bergeron, *La grande Marie ou le luxe de la sainteté*

Louis-Joseph Gagnon



Qui aurait pensé qu'une figure aussi importante que celle de Marie de l'Incarnation puisse servir d'inspiration philosophique à l'identité d'un peuple ? Ce que l'écrivain et essayiste Carl Bergeron propose, c'est une re-visitation de l'identité québécoise à partir d'une apologie de la Grande Marie, historique certes, mais surtout mystique. Il rafraîchit et élargit, peut-être sans le savoir, l'intérêt pour la vie consacrée, ce qui nous rappelle que, même si elle est une réalité théologique, communautaire, historique ou sociologique, c'est avant tout la vie de personne en chair et en os qui est au centre de la consécration.



Carl Bergeron, *La grande Marie ou le luxe de la sainteté*, MédiasPaul, Montréal, 2021.

Bergeron réagit face aux historiens « iconoclastes » de la génération *Parti pris* qui avait entrepris tout un travail de démythification de l'identité québécoise par le rejet des récits « hagiographisants » de ces héros canadiens-français de la Nouvelle-France. Pourtant, Bergeron note l'effervescence d'ouvrages récents qui s'attachent à faire ressortir les héros légendaires de l'Amérique française, non sans risquer de revenir à la case départ dénoncée par les historiens et intellectuels de la révolution tranquille : « L'Amérique française des coureurs des bois succède à celle des saint martyrs canadiens et redevient

mémoire-refuge, pour un peuple qui exalte son passé aventureux, mais hésite à exprimer dans la réalité son vouloir-vivre face à des adversaires concrets et résolus, définis et reconnus comme tels. » (p.18). Précisons : Bergeron n'a pas pour propos de faire œuvre d'historien, mais bien d'offrir une réflexion sur l'identité québécoise telle qu'elle s'exprime et se discerne dans son histoire. Pour ce faire, bien qu'il soit critique des travaux historiques issus de la révolution tranquille, il ne démontre pas moins la pertinence du travail de démythification des intellectuels : « Ils [les intellectuels] nous rappellent que la conscience historique ne saurait s'accommoder de vœux pieux sur la « grandeur du passé », et qu'elle doit tout d'abord s'arrimer à une « praxis », pour reprendre un terme qui leur était familier. » Néanmoins, Bergeron n'est pas moins critique de la raison moderne et de l'université qui suspectent sans cesse les mythes et la mystique, le « luxe de la sainteté », de romantisme et de dérèglements psychologiques. C'est le rapport à la transcendance qui encaisse ainsi un grand coup.

Où s'inscrit Marie de l'Incarnation à l'intérieur de ces débats identitaires ? La question de l'identité québécoise est dépendante de son histoire. La figure de Marie a l'immense avantage de se situer à la source tout en conjuguant à la fois l'imaginaire mythique canadien-français et l'exigence de la discipline historique. La réputation de Marie revêt une aura qui ne met pas en doute la pertinence de sa centralité pour Bergeron. Sa notoriété ne saurait cependant être tout. Ce sont aussi ses exploits (ses vertus, disions-nous autrefois) et sa riche spiritualité qui incitent l'auteur à en faire la pierre angulaire de sa construction de l'identité québécoise par une relecture de sa vie et de son œuvre.

Le portrait que Bergeron dépeint de Marie trouve son parallèle chez le poète et souverainiste Gaston Miron qui est, pour l'essayiste, tout aussi important pour la compréhension de l'identité québécoise que la mère ursuline. Il partage avec Marie, en plus de son amour indéfectible pour cette terre, toute la dimension poétique, voire mystique, de son existence qui le relie directement au transcendant. Comme le note Bergeron : « Si l'écrivain est un simple reflet et un symptôme de la société et de l'époque où il vit, dont on ne peut attendre quelque libération que ce soit (son « travail créateur » n'étant qu'un réaménagement

ludique de l'existant), le poète inspiré – soit l'enfant de désir – apporte avec lui la Bonne Nouvelle d'une *vision* d'un autre monde » (p.70).

Pour autant qu'on adhère ou non à la réflexion de Bergeron, il n'empêche que l'apologie qu'il nous livre de Marie de l'Incarnation nous ramène directement à la source de notre identité comme Québécois. Bergeron ne laisse jamais échapper l'occasion d'éreinter l'*intelligentsia* d'avoir occulté les grands saints canadiens, non seulement Marie, mais aussi François de Laval, Catherine de Saint Augustin, Marguerite d'Youville et tous les autres. La mise en valeur de la figure de Marie de l'Incarnation, et au final des pionniers du Québec et du Canada, dans l'édification d'une philosophie approfondie sur l'identité nationale, rafraîchit grandement la vie consacrée et la situe sous un nouveau jour encourageant le défrichage de nouvelles approches. ❖





Le Pèlerin

3774 QUEEN-MARY, MONTRÉAL, QC H3V 1A6
(514) 737-6262 | WWW.LEPELERIN.ORG



CERTIFICAT UNIVERSITAIRE EN ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL

Formation à temps partiel d'une durée de 4-5 ans pour se former à l'accompagnement spirituel.

Notre approche est basée sur l'intégration psychospirituelle et constitue pour nos étudiants un véritable cheminement personnel.

Des cours, des practicum et des stages permettent l'intégration et la mise en pratique des notions et des concepts liés à l'accompagnement.

Pour plus d'information :
www.lepelerin.org (formation)

Pour s'inscrire :
contacter
Mme Martine Lebeau
514-737-6262 poste 230
mlebeau@lepelerin.org

RETRAITE

CARÊME 2022



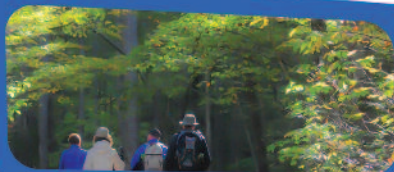
Prédicateur, **Simon-Pierre Arnold**

Thème : **La nuit de Nicodème**

Formule : 8 vidéos (du dimanche 27 février au dimanche 17 avril 2022) et une rencontre Zoom d'échange avec le prédicateur.

Coûts : 75\$

Pour s'inscrire: www.lepelerin.org,
menu général : « Cheminement spirituel », puis onglet « retraites »



ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL (en présence ou en ligne)

Nous offrons un service reconnu d'accompagnement spirituel pour toute personne qui cherche un sens à sa vie, qui veut se connaître en profondeur et entrer en soi pour rencontrer cet Autre qui l'habite.

Coûts par rencontre :
Adultes : 42\$ et 18 à 25 ans : 25\$
Pour une demande : www.lepelerin.org,
section « Nos services »

Colloque

Chaire Jean-Monbourquette
sur le soutien social des personnes endeuillées

Pour une humanisation de l'accompagnement des personnes endeuillées

Perspectives post-pandémiques

19 & 20 mai 2022 de 9h à 18h
En hybride : au Campus MIL et sur Zoom

Conférences de

Luce DES AULNIERS
Jacques CHERBLANC
Mélanie VACHON
Jean-Marc BARREAU

Tables rondes animées par
Géraldine MOSSIÈRE
Nathalie VIENS

De nombreuses autres activités sont également
annoncées au programme

Coût régulier :
100\$/jour
Coût étudiant :
50\$/jour

Renseignements et inscription [ici](#)

Heures de formation continue : OPO et OIIQ

Formation affichée sur le portail de formation continue de l'OTSTCFO





SOLIDARITÉ
CHRÉTIENNE AVEC LES
PEUPLES AUTOCHTONES

Vous voulez soutenir
la présence pastorale
en milieu autochtone ?

Appelez-nous au
514 447-4041
ou sans frais au
1 888 280-6440.

missioncheznous.com



JE VEUX M'ABONNER ! OU CHANGEMENT D'ADRESSE

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Province : _____

Pays : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Abonnement individuel

Congrégation religieuse

Abonnement institutionnel

Paiement :

régulier

soutien

Un don à la revue ?

don _____ \$

Seuls les dons sont admissibles à un reçu pour fin d'impôt.

Modifier le NE : 10695 3250 RP0002

Retourner avec votre paiement à :

INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS

Revue En Son Nom

2715, Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec) H3T 1B6 CANADA

www.ensonnom.org

Tarifs

Canada

surface : 40 \$ soutien : 50 \$
à l'unité : 10 \$ (plus frais de poste)

International

surface : 55 \$ / 40 €

TPS: 10695 3250 RT0001
TVQ: 10063 04733 DQ0001
(les taxes sont incluses)

France et Belgique

**INSTITUT DE PASTORALE
DES DOMINICAINS**

Revue En Son Nom

2715, Côte-Sainte-Catherine

Montréal (Québec) H3T 1B6

CANADA



J'OFFRE LA REVUE EN CADEAU !

Remplir cette section si l'adresse de facturation est différente de l'adresse ci-dessus.

Offert par : _____

Adresse de facturation : _____

Ville : _____

Province : _____ Pays : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Courriel : _____

Abonnement individuel Congrégation religieuse Abonnement institutionnel

Sommaire

Vol. 80 • no 2

Avril – mai – juin 2022

Liminaire: Le corps ne fait qu'un – <i>Louis-Joseph Gagnon</i>	57
Présentation du nouveau directeur et rédacteur en chef de la Revue	58
Départs et nouveautés au comité de rédaction	59
DOSSIER: Le corps ne fait qu'un	
L'énigme corporelle dans le champ social	
– <i>Xavier Dijon, SJ</i>	61
Prier debout pour connaître le Christ avec la puissance de sa résurrection. (Ph 3, 10)	
– <i>Catherine Aubin, o.p.</i>	67
Du corps de pierre au corps de chair	
– <i>Stéfan Thériault</i>	74
TU M'AS FAÇONNÉ un CORPS (He 10,5)	
– <i>Rita Gagné o.s.u.</i>	80
Varia: L'année 1968 et les instituts religieux au Québec	
– <i>Dominique Laperle</i>	88
Portrait: Marie Gérin-Lajoie (1890-1971)	
– <i>Marcienne Proulx</i>	97
Lecture: Carl Bergeron, La grande Marie ou le luxe de la sainteté	
– <i>Louis-Joseph Gagnon</i>	107

Il est à noter que certains articles sont mis en ligne sur le site Web de la revue **ensonnom.org**

Merci !

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Une publication trimestrielle de la Chaire de recherche Tillard sur la vie consacrée de l'Institut de pastorale des Dominicains (Faculté de théologie, Collège universitaire dominicain) Montréal-Ottawa (Canada)

Vie consacrée
ferment spirituel
au cœur du monde